

Nouveautés

Number 138, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55444ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

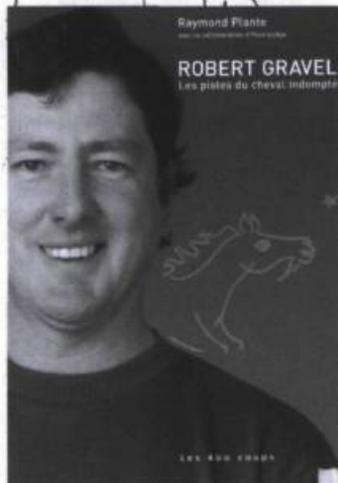
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2005). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (138), 4–21.

Étude des pour
tête de
cheval



BIOGRAPHIE

RAYMOND PLANTE avec la collaboration d'YVON LEDUC

Robert Gravel. *Les Pistes du cheval indompté*

Montréal, Les 400 coups, 2004, 304 p.

Si comme moi vous aimez Robert Gravel, empresses-vous de lire cette biographie. J'y ai découvert un homme plus grand que nature. Il est vrai que j'en gardais le souvenir d'un créateur, d'un improvisateur intense, d'un comédien sensible ; Raymond Plante nous en dévoile bien davantage. Il aime son personnage qui était aussi son ami. Il le respecte et s'en ennue. Il a mis du temps à faire son deuil et à accepter de faire le portrait de Gravel. Celui-ci est bien réussi, tout en finesse et en douceur. Il nous montre les côtés sombres avec délicatesse, mais insiste surtout sur sa créativité et sa loyauté.

On découvre un Gravel joueur, amuseur public, un homme impulsif, tourmenté, avide, affamé, assoiffé, toujours à l'affût, poussé par le besoin urgent de créer, de dire, d'exprimer. C'était un homme qui piaffait d'impatience, comme le cheval indompté, son animal préféré. On le voit trotter, ruer, galoper. D'ailleurs le livre est rempli de dessins de têtes de chevaux faits par Gravel. On y retrouve aussi des aquarelles, des photos, des extraits de journaux intimes, des réflexions sur la vie, sur le théâtre, sur la nature.

La biographie est assez classique et respecte l'ordre chronologique. Elle va de la cour d'enfant où Gravel était roi, passe par sa formation en théâtre, parle du créateur tourné vers l'expérimentation, de l'improvisateur et de sa création, la Ligue nationale d'improvisation, du comédien toujours désireux de pousser ses limites. Elle parle du fils qu'il a été, du frère, de l'homme, de l'amoureux, de l'amant, de l'ami. On est essoufflé à vouloir suivre Gravel, lui qui était toujours en action comme comédien au théâtre, au cinéma ou à la télévision, comme improvisateur, metteur en scène, scénariste ou professeur.

Ce que je retiens de Gravel, c'est son appétit insatiable, l'urgence de vivre qui l'animait, le propulsait. La tourmente de la création l'angoissait. Mais le plaisir de jouer comme le désir de plaire le motivaient et donnaient beaucoup de sens à sa vie.

CÉLINE CYR

*C'était un homme qui piaffait d'impatience,
comme le cheval indompté, son animal préféré.
On le voit trotter, ruer, galoper.*

AUTOBIOGRAPHIE
ROMANCÉE

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

Les racines de Bouscotte

Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles

2004, 110 p.

Autobiographie romancée ou pamphlet à saveur poétique, *Les racines de Bouscotte*, l'une des plus récentes œuvres de Victor-Lévy Beaulieu, nous convie au cœur d'une épopée où son auteur, d'une part, nous fait découvrir la grande histoire du pays de ses ancêtres, et, d'autre part, en propose une relecture. Hanté par la mort de son père et la peur de voir sombrer avec lui toute la mémoire collective de la région, Bouscotte, écrivain de profession résidant dans la paroisse Notre-Dame-des-Neiges-des-

Trois-Pistoles et tentant incessamment d'écrire *La grande tribu*, entreprend un retour dans le temps, ou plutôt l'ultime « voyagerie » dans l'arrière-pays en compagnie de son père et de sa bien-aimée Samm, afin de quérir et d'assurer la pérennité des mythes fondateurs de cette centaine de villes et de villages disséminés le long du fleuve qui forment cette vaste région du Québec. De Rivière-Ouelle à Kamouraska, du Bic à Rimouski pour finalement échouer aux Trois-Pistoles, le protagoniste du récit, guidé par les anciennes photos qui tapissent la chambre de son défunt père, nous raconte de quelle manière le XIX^e siècle, cette période si foisonnante dans l'histoire sociale, culturelle et politique du Bas-Saint-Laurent, a pu être évincé aussi facilement de la mémoire des riverains

et du Québec entier. À bord de la Cadillac blanche aux grands ailerons lumineux, les trois aventuriers visitent les manoirs seigneuriaux, s'étonnent de l'architecture majestueuse des églises et se remémorent les légendes mystérieuses du peuple malécite, tout en respirant l'air salin que dégage le fleuve dans toute sa splendeur. En plus de nous faire découvrir la beauté des paysages de sa région natale, Victor-Lévy Beaulieu nous rappelle surtout que c'est précisément près des battures de la grève et dans ces vastes lopins de terre que sont nés ou ont évolué quelques-uns de nos grands hommes politiques, de nos évêques les plus influents et de nos meilleurs écrivains, tels John A. Macdonald, Monseigneur Langevin et Henri-Raymond Casgrain, pour ne nommer

JEAN FERGUSON
**Les mots suspendus
 aux lèvres du temps**

Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles
 2005, 192 p.
 Coll. « Écrire »

Avec *Les mots suspendus aux lèvres du temps* de Jean Ferguson, la remarquable collection *Écrire* s'enrichit d'un trente-deuxième titre. Pour peu que l'on s'intéresse à l'écriture, cette collection gagne à être connue. Même si elle n'appartient pas forcément à un genre prisé par le lecteur, ou même quand ce dernier connaît plus ou moins bien son oeuvre, la démarche d'un écrivain demeure toujours singulière et captivante. Sans doute parce qu'à tous coups, il est question de passion.

Ferguson est né à Ristigouche (Lis-tuguj) en 1939. Dans ce livre, il évoque une enfance choyée auprès de ses grands-parents. C'est à eux qu'il doit ce premier contact crucial avec les mots : les lettres de son nom, gravées dans le bois par son grand-père, le dictionnaire, *Alice au pays des merveilles* et l'*Almanach de saint François*. À l'école, la vie est difficile pour un jeune Métis, mais son intérêt pour les livres apporte toujours un contrepoids salutaire aux préjugés. Dans le deuxième chapitre, il nous fait cadeau de la fabuleuse histoire d'amour de ses parents (son père est de souche amérindienne – mi'kmaq

– et sa mère est juive, d'origine autrichienne). Une histoire émouvante et incroyable, sur fond de guerre, qui justifie, à elle seule, la lecture de ce livre.

Dans les chapitres suivants, Jean Ferguson se remémore son apprentissage dans le monde littéraire. C'est à douze ans qu'il rédige un premier récit sérieux. Ce texte, amusant et prometteur, intitulé *Les bienfaits de l'écriture*, est repris dans le livre. Il lui faut cependant attendre 1967 avant que ne se concrétise un véritable projet d'écriture. À cette époque, Jean Ferguson enseigne le français à Gaspé. À la suite d'un concours, il se retrouve lauréat du *Prix Hachette & Larousse pour un essai* sur Charles de Foucault. Ce succès l'aiguillonne, désormais il consacra ses loisirs d'enseignant à l'écriture. Son premier livre, *Tout sur les soucoupes volantes*, est un véritable best-seller, une réussite qui, d'une certaine façon, se retournera contre lui, car comme il le mentionne « ces sortes d'ouvrages ne servent pas à asseoir la profession d'écrivain ! » (p. 140). Néanmoins, en 1978, il l'amènera au festival du livre de Nice, une expérience teintée d'amertume, mais enrichissante et surtout déterminante pour l'écrivain qu'il veut maintenant devenir. Il revient au Canada avec un petit récit en poche, celui de son oncle Barney Langue-Noire, et en tête – le livre se termine sur ces mots – l'idée d'un nouveau roman.

Jean Ferguson s'est installé à Val-d'Or en 1969. Tout en continuant à enseigner, il n'a jamais quitté le monde de la littérature, touchant pratiquement à tous les genres, apportant une contribution essentielle à la vie culturelle de l'Abitibi-Témiscamingue. Il *suspendit ses mots aux lèvres du temps* en avril 2003. Le dernier livre sur lequel il travailla, une biographie romancée de l'Algonquin Gabriel Commandant, sera publié peu de temps après sa mort.

GINETTE BERNATCHEZ

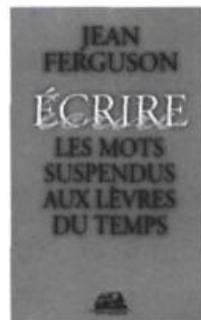
ÉTUDE

Édition critique par
 YVAN G. LEPAGE
**Félix-Antoine Savard
 Menaud maître-draveur**

Les Presses de l'Université de Montréal,
 Montréal, 2004, 782 p.

Coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde »

Préparer une édition critique n'est pas une mince tâche, encore moins s'il s'agit de celle de *Menaud maître-draveur* (qui, nous l'apprenons, ne comporte pas de virgule dans le manuscrit original) de Félix-Antoine Savard. Ce roman, publié pour la première fois en 1937, a connu par la suite plusieurs modifications jusqu'à son édition définitive en 1967, à l'occasion de l'Exposition universelle de Montréal, cette dernière édition étant beaucoup moins connue que celle de 1964 que Fides a immortalisée dans sa prestigieuse collection du Nénuphar.

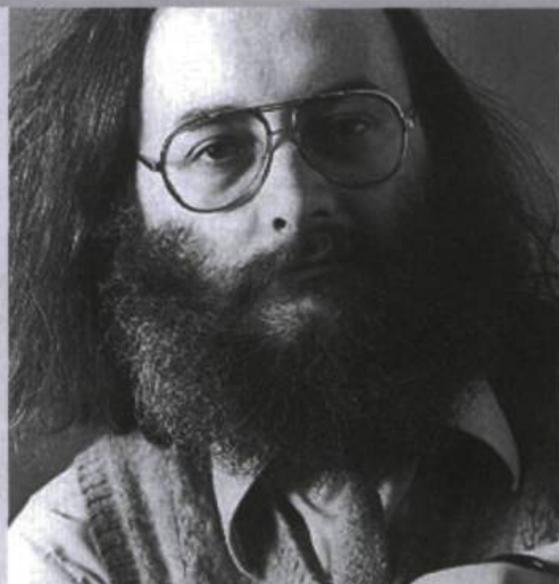


que ceux-là. De leurs relations aux chefs d'états américains, de leurs plus grandes réussites jusqu'à leurs pires déboires, l'auteur ressasse les moindres détails de la vie de ces gens honorables afin de tracer un portrait fidèle du Bas-Saint-Laurent, à travers les mots mêmes de ses artistes. Bref, *Les racines de Bouscotte*, c'est la transmission de la connaissance du passé à la postérité, et, en quelque sorte, les dernières paroles d'un père à son fils. Désormais détenteur de toute l'histoire de cette vaste région, il n'en tient donc qu'au protagoniste d'assumer et de garantir l'avenir du pays de ses ancêtres.

Ce bref récit de Victor-Lévy Beaulieu s'inscrit dans le prolongement des ses œuvres plus récentes qui sont majoritairement consacrées à faire décou-

vrir le Bas-Saint-Laurent. En plus d'expliquer les origines de cette région, Victor-Lévy Beaulieu prend soin d'intégrer à son ouvrage des extraits de poèmes et de légendes, mais surtout de magnifiques photos prises par Gilles Gaudreau, photographe réputé qui n'en est pas à sa première collaboration avec cet écrivain. Mentionnons aussi que cette attention particulière de la part de l'auteur permet aux lecteurs moins familiers avec cette région du Québec de bien visualiser chaque lieu exploré dans ce petit livre. Touchant et écrit dans une prose somptueuse, *Les racines de Bouscotte* saura plaire autant aux amoureux des monographies de paroisses et du Bas-Saint-Laurent qu'aux fervents amateurs de lecture.

JUDITH BEAULIEU



Ce sont toutes ces modifications, corrections, ajouts, suppressions d'une édition à l'autre dont entend rendre compte Yvan G. Lepage, dans cette édition préparée avec le soin qu'on lui connaît depuis la parution des deux célèbres romans de Germaine Guèvremont, *Le Survenant* et *Marie-Didace*, qu'il a aussi fait paraître dans la collection « Bibliothèque du Nouveau Monde », notre Pléiade à nous. Pour y arriver, Lepage, sans aucun doute l'un de nos meilleurs textologues, a dû compter sur pas moins d'une bonne douzaine d'états du texte du roman, à partir du manuscrit, malheureusement incomplet, car l'auteur de Menaud avait la fâcheuse habitude de donner à des amis ou à ses proches ses manuscrits, souvent de véritables pièces d'art avec dessins et enluminures de sa main.

L'édition critique de *Menaud* présente un cas complexe, devant le nombre d'éditions revues et corrigées de la main de l'auteur. Aussi Lepage a-t-il dû modifier la façon de faire habituelle dans ce genre de travail, en comparant les cinq versions dites irréductibles, c'est-à-dire incontournables. Il utilise

celle de 1967 comme texte de base parce que c'est la dernière soigneusement révisée par Savard, et la confronte avec celle de 1964. Les variantes, qui apparaissent en bas de page, comme dans les autres ouvrages de la collection, ne sont pas nécessairement très nombreuses, mais elles sont significatives, car elles témoignent de la recherche esthétique de M^{re} Savard qui, sans cesse, entend épurer son texte et lui donner une forme classique, tout en réduisant du même coup la sobriété excessive qu'il avait donnée, par exemple, à l'édition de 1944, aujourd'hui pratiquement introuvable.

En annexe, à compter de la page 269, l'utilisateur de cette édition trouvera les divers textes qui sont reproduits avec les variantes et notes, selon un code de classement un peu compliqué, mais bien expliqué dans la partie « Établissement du texte », qui nous éclaire sur la méthodologie utilisée, tout en rendant visibles les diverses transformations du texte, même pour un non-initié.

L'édition s'ouvre sur une volumineuse introduction que je qualifierais de magistrale, sans aucun doute le

meilleur texte qu'il m'a été donné de lire sur Savard, l'homme et l'œuvre. Lepage s'est donné pour tâche de nous éclairer sur la genèse et sur toute l'histoire du roman et sur son influence au cours des ans. Ce texte est abondamment documenté et d'une écriture soignée. Chaque renseignement a été vérifié avec l'attention qu'on connaît à ce spécialiste. Suit une chronologie détaillée, qui s'étend sur plusieurs pages et qui prouve que Lepage n'a rien ménagé pour nous mieux faire connaître toute la carrière de l'auteur étudié. La bibliographie, en fin de volume, est riche, sans être exhaustive, et contient les principaux ouvrages, articles, comptes rendus consacrés à l'auteur et à son roman, qui demeure, selon le généticien et le textologue, l'un des plus riches et des plus complexes de l'histoire littéraire du Québec. Il faut savoir gré à Yvan G. Lepage de nous donner un ouvrage d'une telle densité et d'une telle qualité, qu'il a préparé au cours de quatre patientes années de recherche et de tâtonnements. Il mérite assurément notre reconnaissance.

AURÉLIEN BOIVIN



NOUVELLE

DONALD ALARIE

Au café ou ailleurs

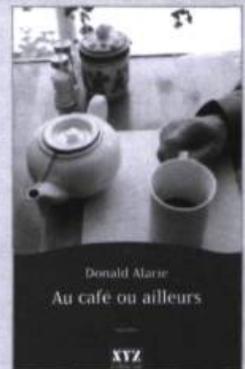
Montréal, XYZ éditeur, 2004, 112 p.

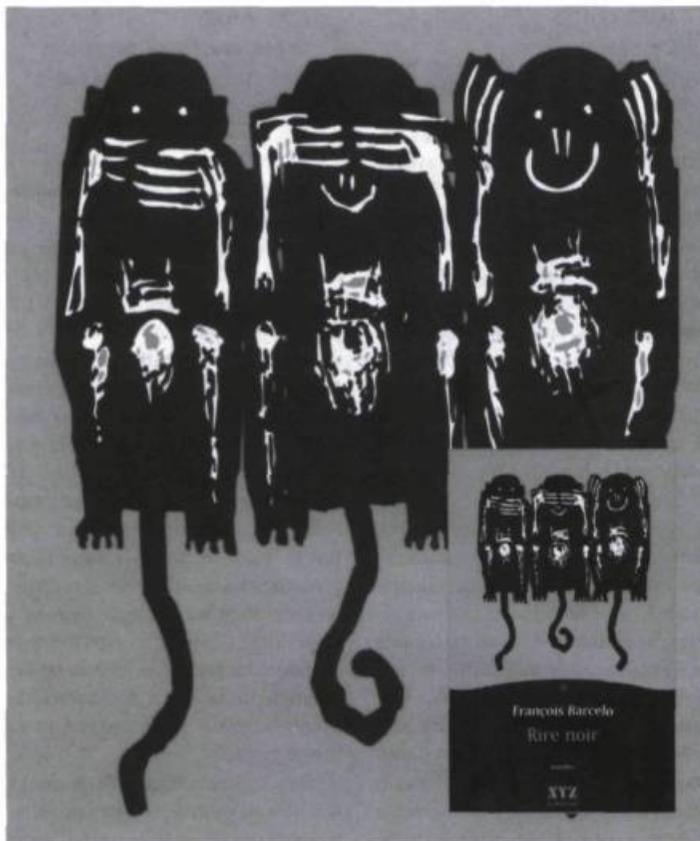
Coll. « Étoiles variables »

Le dernier livre de Donald Alarie (un auteur qui a déjà plus d'une quinzaine de titres à son actif) réunit trente-deux textes courts qui frôlent plus qu'ils n'explorent des sujets tels que la solitude, l'enfermement, l'ennui et le désenchantement. Ce recueil est d'une facture très homogène, tant par le style que par la thématique.

Les personnages qui évoluent dans ces nouvelles sont des êtres anonymes, dépouillés de tout. La plupart du temps, ils sont privés de prénoms (l'auteur s'exprime généralement à la troisième personne), sans particularité physique, dépossédés, à vrai dire, de toute vie sociale, familiale ou professionnelle. C'est au lecteur qu'il incombe de donner un visage et une identité aux protagonistes de ces histoires. Il y reconnaîtra peut-être une voisine, un collègue de travail, ou un confrère de classe.

Les personnages de Donald Alarie ne poursuivent aucun rêve, ils sont timorés, frileux (au sens figuré et même au sens propre, comme dans la nouvelle intitulée « Froid »), figés dans leur solitude, résignés à échouer avant même d'entreprendre quoi que ce soit. Dans « L'âge de mourir », il nous résume en quelques phrases l'existence d'un vieillard qui s'est fort bien accommodé de la solitude : « Ainsi s'est déroulée sa vie. Il a appris à se protéger de la moindre surprise, sachant qu'elle pourrait lui être fatale » (p. 25). À soixante-dix ans, il s'autorise





enfin de petites balades en ville, puisqu'il a atteint l'âge de mourir... Dans « Le dévoilement », une femme se rend régulièrement dans un café, dans le seul but d'écouter la conversation des autres mais, note l'auteur, « elle, vient toujours seule dans ce café, car elle réalise bien tout ce qu'elle pourrait révéler à des inconnus un peu trop attentifs à ses propos » (p. 62).

Plusieurs nouvelles côtoient le bizarre ou l'inexplicable. Toutefois, l'étrange n'est jamais effrayant, il devient même contagieux à l'occasion. Dans ces textes, le personnage principal s'autorise à poser un geste, si dérisoire soit-il ; « À la quincaillerie » et « Théâtre » en sont des exemples. Dans « La confidente idéale », une bavarde décide soudainement de se taire à jamais et l'auteur de conclure « Quelques personnes parlent de l'imiter » (p. 55). Dans « Courrier », un vieil homme prend l'habitude d'écrire quotidiennement une lettre à un destinataire inconnu. À sa mort, « un célibataire, pourtant reconnu pour sa discrétion, décida de prendre le relais » (p. 58). Dans ces histoires, l'imagination de l'auteur contrebalance judicieusement la pitoyable réalité.

L'écriture de Donald Alarie est très sobre et l'usage répété de l'imparfait et du passé composé peut s'avérer lassant. En fait, plusieurs textes se ressemblent, sans se répondre. Toutefois l'auteur réussit à nous transmettre une émotion évidente. Bien sûr nous aurions souvent envie de « remuer » ces personnages sans ressort, mais les paroles d'une chanson de Michel Rivard, popularisée par « Beau Dommage », me sont venues en tête à plusieurs reprises à la lecture de ce livre et elles résument peut-être la démarche de l'auteur : « Ayez pitié de l'homme qui a peur, prenez lui la main quand il pleure... »

GINETTE BERNATCHEZ

FRANÇOIS BARCELO

Rire noir

Montréal, XYZ éditeur

2004, 233 p.

L'humour de François Barcelo convient bien à ce *Rire noir* qui nous attend à la lecture de la quinzaine de nouvelles réunies dans son dernier livre. Depuis *Agénor*, *Agénor*, *Agénor* et *Agénor* (1980) jusqu'à son entrée récente dans la « Série noire » de Gallimard, Barcelo a toujours privilégié la fantaisie comme moteur de ses histoires originales. Dans *Rire noir*, il réunit des nouvelles publiées au cours des vingt dernières années, dans des revues ou dans des publications collectives. Délaissant l'ordre chronologique, l'organisation du recueil fait bien voir la constance dans la manière de Barcelo, et ses nouvelles, proches du polar et pratiquant constamment la dérision, dont la première victime est le plus souvent le personnage principal, sont d'une irréprochable unité de ton.

D'une nouvelle à l'autre, on trouvera un poseur de bombes qui s'emmêle dans le passage à l'heure d'été (« Tout mon temps ») ; un homme qui, par une nuit de tempête, tentant de se débarrasser de son « ex » mort par accident sur le pas de sa porte, n'en peut plus d'accumuler et de transporter des cadavres (« Blanc comme neige ») ; une maladie qui ne s'attaque qu'aux gens intelligents, au grand dam d'un universitaire qui survit à l'épidémie (« Tous des imbéciles ») ; et aussi tous ces autres personnages qui, pour attachants qu'ils soient, ne peuvent éviter l'échec ou même la mort qui les attend.

La plume alerte de Barcelo, plus efficace qu'élégante, sans effet stylistique, est tout au service de la chute de la nouvelle, qu'il faut voir dans un double sens puisque la surprise finale est en même temps la chute du héros. Son destin, tragique et absurde, semble vouloir exclure tout espoir. Ainsi, les nouvelles de Barcelo ne dérogent jamais du programme annoncé par le titre : le rire noir est un fond, un sourire amusé qui constamment vire au jaune.

GILLES PERRON

SYLVIE MASSICOTTE
On ne regarde pas les gens
comme ça

Québec, L'instant même
 2004, 102 p.

Avec *On ne regarde pas les gens comme ça*, son quatrième recueil de nouvelles, Sylvie Massicotte s'inscrit sans équivoque sur la courte liste des grands auteurs du genre. Ses textes sont d'une grande finesse, et les mots y respirent à l'aise, avec un naturel presque indécent. Les histoires racontées sortent de la banalité du quotidien pour devenir des moments d'émotion, quelque part entre l'amertume et une certaine sérénité. En quelques courtes phrases, Massicotte sait faire ressortir, comme dans « La blessure », tout le paradoxe de l'espoir que l'on préfère taire. Dans la même veine, il y a cette « Invitée » qui attend que son statut se réalise ; il y a « Madeleine », veuve depuis peu, qui console son amant de



la mort de son meilleur ami ; et une autre femme qui se fabrique des images devant des « Sandales du soir » ; une autre encore tuera parce qu'elle n'aura pas su déchiffrer correctement les mots de son ami (« Les évigures ») ; et puis celle-là qui, après la visite d'installateurs bavards lui garantissant la plénitude par satellite, répond à son mari qui veut savoir ce qu'elle a : « Ça va. J'ai tout. » (« Satellite autour d'un grand lit »).

D'une nouvelle à l'autre, l'univers tel que recréé par la plume de Massicotte reste cohérent : les choses arrivent simplement, alors que même les drames n'en sont pas. Les personnages attendent quelque chose sans toujours savoir quoi, ils vivent dans l'instant sans trop le saisir, et ils réagissent en toute situation comme s'il n'était pas possible de faire autrement. Et pourtant, rien de pathétique chez eux. Ils nous semblent familiers comme de vieux amis que l'on n'aurait pas vu depuis longtemps et que l'on retrouverait inchangés. La mère aura beau rappeler à son enfant qu'« on ne regarde pas les gens comme ça » (« Voici avril »), le lecteur aura compris que toute l'existence tient dans un regard, dans le fait de voir et d'être vu.

GILLES PERRON

AGOTA KRISTOF
C'est égal

Paris, Seuil
 2005, 106 p.

En 1986, Agota Kristof faisait une entrée remarquée en littérature avec *Le grand cahier*, roman initiatique avec les jumeaux Claus et Lucas, dont l'histoire s'est prolongée dans *La preuve* (1988) et *Le troisième mensonge* (1992). Depuis, Kristof s'est appliquée à explorer tous les genres : après un autre roman (*Hier*, 1995), un recueil de pièces de théâtre (*L'heure grise et autres pièces*, 1998) et un récit autobiographique (*L'alphabète*, 2004), voilà qu'elle propose à ses lecteurs *C'est égal*, un recueil de nouvelles.

Les vingt-cinq textes qui composent les 106 pages du recueil sont nécessairement brefs : les petites histoires de Kristof, souvent des instantanés, peuvent aussi, en peu de mots, évoquer une succession de moments qui couvrent des périodes de temps plus longues. Mélange de l'expression du quotidien et de l'irrationnel propre au rêve, les nouvelles sont autant d'événements attendus qui n'arrivent pas. Le monde d'Agota Kristof est toujours aussi triste, d'une beauté sombre, comme dans « La grande roue », où le narrateur conclut que « la seule chose qui puisse faire peur, qui puisse faire mal, c'est la vie » (p. 80). Les personnages, étranges, ne gagnent jamais : l'homme amoureux d'une maison ne sera jamais heureux (« La maison ») ; celui qui souhaite ardemment retrouver son père fuit pourtant les retrouvailles annoncées (« La boîte aux lettres ») ; un autre, à la suite d'une erreur de numéro, se rend à un rendez-vous qui n'aura pas lieu (« Les faux numéros »). Et ainsi, d'une nouvelle à l'autre, les histoires tournent court : l'art de la chute, tel que pratiqué par Kristof, n'est pas tant dans l'effet de surprise que dans l'impérieuse nécessité d'un non-lieu. Le titre du recueil l'annonçait bien : *C'est égal*. Il ne faut donc pas lire le livre d'une traite, si on veut éviter de ressentir une certaine lassitude devant la répétition du procédé. Alors qu'à petite dose, on peut mieux entrer dans ce monde impitoyable de perdants à qui on pourrait être tenté de s'identifier.

GILLES PERRON

ALICE MUNRO
Un peu, beaucoup... pas du tout

Traduit de l'anglais par Geneviève Doze
 Paris, Rivages
 2004, 344 p.

Alice Munro est considérée à juste titre comme l'une des figures majeures de la littérature canadienne contemporaine. Elle brille dans un genre encore mésestimé : celui de la nouvelle. Dans ce dernier recueil traduit en français, elle sillonne à nouveau le pays, de l'Ontario à la Colombie-Britannique, en abordant les thèmes porteurs et intemporels qui lui sont chers : le mariage, la mémoire, la vieillesse, la maladie... Dans tous ces récits (le livre regroupe neuf longues nouvelles), sauf le dernier, ce sont des femmes qui, une fois de plus, prennent la parole. Les protagonistes de ces histoires ordinaires remontent le fil de leurs souvenirs, en pointant du doigt les marchés tacites extorqués par le quotidien dérisoire ou un destin facétieux. Des pactes hésitants, accordés à contrecœur ou de bonne grâce...

La première histoire, celle qui donne son titre au volume, aiguise immédiatement l'intérêt du lecteur. Dans cette nouvelle, qui tient beaucoup du roman, une femme entre deux âges prépare résolument son mariage, ignorant qu'elle est victime de la mauvaise farce de deux adolescentes. Malgré son aplomb, Johanna, le personnage principal, incarne toute la solitude des laissés-pour-compte, toutefois, avec beaucoup de finesse l'auteure lui épargne notre pitié. La conclusion de cette nouvelle balaie l'une des principales objections des détracteurs de ce genre littéraire, car loin de terminer son histoire en queue de poisson, l'auteure nous offre ici une chute *différée* qui ravit.

L'évocation d'une anecdote constitue souvent le point de départ des nouvelles d'Alice Munro. Ce procédé stylistique l'autorise à déroger à certaines règles de construction pour « tirer plus de choses au clair, retrouver plus de souvenirs » (« La danse des ombres heureuses »). La distanciation apporte de la profondeur à ses récits et l'écrivaine conduit toujours le lecteur jusqu'à la *porte* de l'émotion. Les nouvelles « Les meubles de famille » et « Ce dont on se souvient » en sont de bons exemples. Dans ce dernier texte, l'héroïne, Meriel, relate son aventure avec un homme le

jour de l'enterrement d'un ami de son mari. À la fin de cette histoire, Alice Munro nous permet de boucler le récit en nous parlant des *années à venir* (p. 254), tout en concluant l'anecdote par l'ajout du détail supplémentaire qui aménage une ouverture vers l'inconnu.

Certains reprochent à Alice Munro la multiplication des personnages secondaires, ce qui, encore une fois, est inhabituel dans la nouvelle. Ces seconds rôles, parfois même de simples figurants, sont cependant essentiels à la structure dramatique de ses histoires. En quelques lignes, l'écrivaine peut donner vie à un personnage nuancé et savoureux. Dans « Les meubles de famille », la narratrice résume l'approche littéraire d'Alice Munro. « Je ne pensais pas à la nouvelle que j'allais imaginer (...) mais au travail que je voulais faire, qui reviendrait plus à saisir une atmosphère dans l'air qu'à construire des narrations. » (p. 129).

Une écriture assurée, complexifiée parfois inutilement, certes, mais des personnages mesurés, réels, épargnés par la corrosion ironique à la mode. Un regard sur les autres attentif, compatissant, émouvant, à l'abri de la condescendance. Voilà l'univers d'Alice Munro.

GINETTE BERNATCHEZ



DOMINIC SÉGUIN
**Nous avons rendu
les vaches folles**

XYZ, Montréal

2004, 93 p.

Coll. « Hiéroglyphe »

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Dominic Séguin n'a pas la plume dans sa poche ! C'est par une écriture décapante et une insolence mordante qu'il dépeint les mœurs sociales occidentales. *Nous avons rendu les vaches folles* est une cinglante mise en perspective de nos habitudes de consommateurs, d'amoureux, de parents, d'enfants : d'humains tout court. C'est à travers de courts récits que l'auteur nous lance nos quatre vérités à la figure, une à une. Il met en scène un garçon naïf qui grandit pour se transformer lentement, mais sûrement en être humain : impulsif et contradictoire. Capable de jouer les débiles à l'Halloween, de se ridiculiser devant l'autorité, de gâcher un souper de Noël par des convictions trop honnêtes, d'empiler des dépenses indécentes pour sa famille, d'exécuter les pires folies pour l'être cher, de céder à des peurs irrationnelles engendrées par la société de consommation... voilà pour l'impulsivité ! Contradictoire parce que, malgré notre gênante tendance à endosser de tels comportements sans complexe aucun, nous avons le culot de cracher sur les semblables qui nous imitent.

À première vue, on serait porté à croire que cet ouvrage est l'œuvre d'un écrivain frustré qui rabat toutes ses rancœurs sur le genre humain, qui en prend pour son rhume. Mais, quand on ose feuilleter au-delà du premier récit, on découvre une plume aisée et alerte : des combinaisons de mots insolites, un jugement lucide sur nos agissements. Bien que certaines histoires frisent l'exagération, on ne peut pas faire autrement que de sourire ou de frissonner parce qu'on se reconnaît ou parce qu'on vient d'entrevoir le voisin entre deux mots. On ne peut non plus s'empêcher de rire devant ce ridicule, tellement humain, somme toute. Quoi qu'il en soit, ainsi déshabillés dans un tel procès, il n'est pas difficile de croire que... nous avons même rendu les vaches folles.

ARIANE OUELLET

ROMAN

FRANÇOIS ANTELME
Messie public

Carnot, Chalou (France) et New York

2004, 253 p.

Il en est des romans comme des hommes. On parle de certains, on les porte même parfois aux nues, sans qu'on se l'explique, et l'on garde le silence sur d'autres, qui pourtant mériteraient qu'on s'y arrête. C'est le cas du deuxième roman de François Antelme, *Messie public*, un roman à l'intrigue captivante et à l'écriture d'une indéniable qualité. Est-ce dû à l'éditeur, nouveau dans le métier, qui a mal fait son travail de mise en marché, surtout auprès des médias ? Aux critiques qui n'ont pas fait mieux et qui ont oublié ce roman sous une pile de livres qu'ils n'ont même pas pris la peine d'ouvrir ? Bien malin qui pourrait le dire ! Pourtant, *Messie public* mérite qu'on s'y attarde.

Après l'élection d'un nouveau pape, successeur de Jean-Paul II, dont la très (trop ?) longue agonie s'est traduite, aux yeux de plusieurs, par « une leçon d'abnégation et de don de soi » (p. 12), l'Église catholique est « divisée, déboussolée, minée par les ambitions personnelles » (*ibid.*) de groupes rivaux. Aussi, pour redorer le blason de cette Église mal en point, qu'il a la mission de préserver, et, surtout, pour freiner son « déclin sans précédent dans les sociétés "avancées" » (p. 14), le Vatican et le Nouveau Pontificat font-ils appel à une très réputée agence de communication, Mondocom, pour préparer une vaste et importante campagne de publicité destinée à porter, sur la place publique, le message de l'Évangile, basé sur l'amour du prochain et la charité universelle. C'est au narrateur, Thierry Labaure, que le président de la boîte, le comte Alain de Marval, dit aussi le Guépard, confie cette opération d'envergure qui, du même coup, devrait remettre à flot l'entreprise, menacée de déposer le bilan. L'équipe est rapidement constituée : Jean Moran, directeur des ventes, David Karsokowitz, Karso pour les intimes, et quelques autres qui, pour faire équipe, s'entendent pour laisser tomber rivalités et différends, qui les ont souvent opposés. Chacun prend donc ses responsabilités et le travail avance rondement. En faisant le tour des agences parisiennes de

mannequins, Karso découvre un jeune comédien-chanteur, marginal, qu'il convainc d'incarner le Christ dans le scénario qu'il a lui-même mis au point et qu'il présente secrètement et non sans succès aux autorités vaticanes. Il est question d'organiser un imposant chemin de croix, le Vendredi saint 14 avril à Paris, depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à l'Arche de la Défense, où sera érigée une immense croix de trente mètres sous le grand parvis de l'Arche. Le scénario ne se déroule toutefois pas comme prévu, du moins pas jusqu'à la fin, car J, qui incarne Jésus, et Simon, celui qui l'aide à porter sa croix, nul autre que Karso, sont forcés de s'arrêter à la dixième station, tant ils ont pris leur rôle au sérieux. Ils croulent tous les deux sous la fatigue et les transes.

Mais la campagne porte fruit et connaît un retentissant succès jusqu'à ce qu'un groupe de jeunes prêtres, sous la direction du père Ricon, associé pourtant dès le début au projet mais rapidement écarté, mettent tout en œuvre pour saborder cette campagne qu'ils jugent contraire à l'esprit de l'Évangile et

à la mission de l'Église, et pour nuire à l'agence, dont Labaure est devenu président à la suite du décès presque subit de Marval. Bien d'autres péripéties, qu'il faut taire, pour garder l'intérêt, se produisent qui transforment ce magnifique roman en roman à suspense.

François Antelme écrit dans une langue riche, impeccable, juste, soignée, ce qui rend la lecture agréable. Il sait aussi, avec talent, nouer une intrigue, susciter l'intérêt du début à la fin, et composer avec la vraisemblance en donnant à ses personnages beaucoup de crédibilité. Labaure a beau être le maître d'œuvre d'une campagne financée par le Vatican, donc l'argent de tous les catholiques, cela ne l'empêche pas d'avoir une aventure avec la copine de son président, une jeune danseuse, qui l'entraîne chez une voyante, dans la région de Lisieux. Cette dernière le mettra en garde en lui prédisant le fil des événements qui se produiront par la suite. *Messie public* est un excellent roman. À découvrir et à savourer à petites doses, comme un bon vin.

AURÉLIEN BOIVIN

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

Turkana Boy

Québec Amérique

2004, 140 pages

L'automne 2004 fut sans conteste la saison de Jean-François Beauchemin. La publication du *Jour des corneilles* aura fait de lui un écrivain reconnu, et ce, tant par la critique que par le public ; à un tel point que son roman a été en nomination pour le douzième Prix des libraires du Québec. Malheureusement pour l'auteur, autant de bruit aura fait oublier la publication d'un deuxième roman : *Turkana Boy*.

Turkana Boy n'est pas le genre d'œuvre qui se laisse résumer facilement. Plus dépouillée et moins incisive que *Le jour des corneilles*, la narration n'est pas sans rappeler celle de romans tels *Océan mer* (Alessandro Baricco) ou encore *Palomar* (Italo Calvino). Le récit est celui d'un homme, monsieur Bartholomé, que la disparition de son fils conduira à mener une vie faite de silence et de réflexions. Preneur de notes, collectionneur de pierres, recenseur du ciel, de la terre et de la mer,

JEAN BARBE

Comment devenir un monstre

Montréal, Leméac

2004, 331 p.

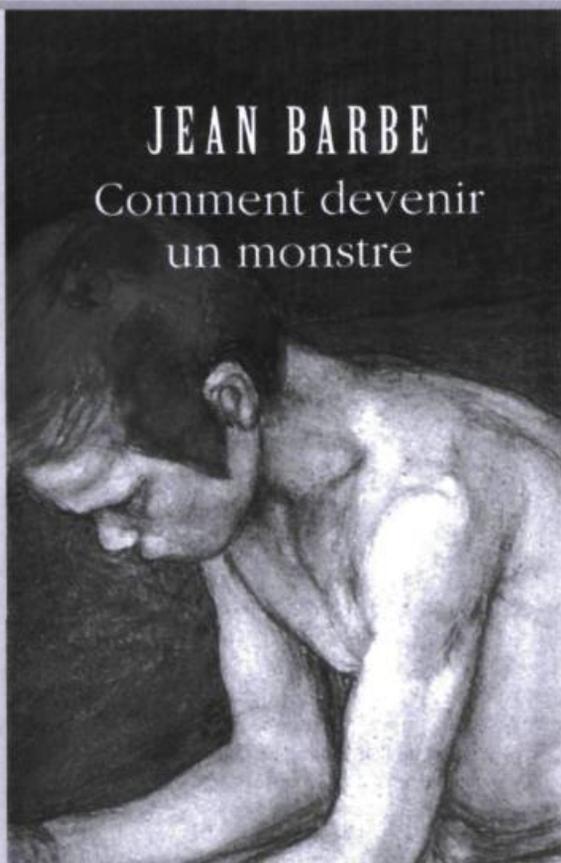
Dans son deuxième roman, *Comment devenir un monstre* (Prix des libraires 2005), Jean Barbe raconte l'histoire de Victor Rosh, cuisinier devenu milicien quand la guerre civile est arrivée chez lui. Son pays n'est jamais nommé, tout comme le lieu d'origine du personnage n'a d'autre dénomination que La Capitale. Ce parti pris de l'imprécision veut souligner le caractère universel de l'histoire, en illustrant à travers le personnage les archétypes des réactions de l'humain soumis à de telles conditions ; mais ça ressemble tout de même à l'ex-Yougoslavie...

Les vingt chapitres du roman présentent en alternance l'histoire de Victor par lui-même et l'enquête menée par François Chevalier, un Québécois que le bilan de sa quarantaine a poussé à s'inscrire à l'organisme Avocats sans frontière. Sa première mission internationale consiste à défendre Victor Rosh, accusé de crimes de guerre et surnommé « le monstre » à la suite de la diffusion

d'une photo le montrant couvert de sang, un grand couteau à la main et les yeux habités par la folie. La narration de Victor remonte jusqu'à son enfance et nous fait découvrir un personnage peu sociable, certes, mais qui est loin d'être un monstre, capable d'amitié, de fidélité, d'amour... et pourtant, plus tard, de gestes horribles ! Le récit de son évolution est ce qui donne toute sa valeur au roman. Les chapitres narrés par maître Chevalier, personnage nettement moins intéressant, dont les angoisses personnelles sentent un peu le réchauffé, et surtout ceux donnant la parole à Victor, nous permettent petit à petit de comprendre à quel point la vérité, qui n'est au fond qu'un point de vue, est toujours fort complexe.

À travers Victor Rosh, Jean Barbe explore avec justesse un thème éternel et qui semble vouloir le demeurer : la confrontation de l'humain avec ce qu'il y a de plus barbare en lui. Malgré des clichés dans les descriptions et un avocat peu crédible, la seule histoire du « monstre » vaut largement qu'on s'attarde à la lecture du roman.

GILLES PERRON



l'homme errera pendant les quarante années qui suivront cette perte. De la ville, il ira d'abord à la campagne, puis de la campagne il rejoindra l'océan.

Turkana Boy est un envoûtant voyage dans l'âme d'un personnage chez qui le banal devient exceptionnel. Ainsi, l'univers de monsieur Bartholomé se compose de brèves observations sur le monde qui l'entoure. Nous ne sommes pas là dans une œuvre philosophique aux questions tortueuses, mais plutôt dans le récit d'un homme dont la simplicité et le dénuement de ses paroles deviennent des réflexions que nous aurions aimé avoir : « On dit de certaines choses qu'elles sont indicibles, mais je n'en crois rien. Les langues ne sont-elles pas inventées par les hommes ? Elles sont donc faites de ce qu'ils sont » (p. 29).

Il demeure cependant que le véritable personnage de ce roman n'est pas monsieur Bartholomé, mais la nature que la narrateur s'attarde à esquisser sans pour autant tomber dans le détail excessif : « Au matin, le vent s'évadait du piège à la fin endormi que lui avaient fait les feuillages. Les chouettes émergeaient des écorces. On voyait s'avancer des nuages fins comme une petite écume, le rêve d'une vague : l'étang, en contrebas de la montagne, avait recommencé d'émouvoir la chaloupe » (p. 63).

Malgré l'omniprésence du thème de la mort (celle du fils, bien entendu, mais aussi celle de monsieur Bartholomé, qui ne cesse d'y penser), *Turkana Boy* n'est pas un roman sombre ou trouble. Il s'agit plutôt d'une œuvre de laquelle se dégage un intense sentiment de paix. « Ça vous remue de l'intérieur et ça vous laisse tout songeur, comme après les grands chagrins, ou les grandes joies », écrit Jean-François Beauchemin en quatrième de couverture. L'auteur n'aurait pu trouver de mots plus justes.

Turkana Boy, c'est le livre des soirs tranquilles de lecture : un récit tout simple qui, une fois terminé, nous colle à la peau sans trop que l'on sache pourquoi. Une autre belle réussite de Jean-François Beauchemin.

LOUIS ROUSSEL

ROCH CARRIER Les moines dans la tour

XYZ éditeur, Montréal

2004, 216 p.

Coll. « Romanichels »

Roch Carrier est un écrivain prolifique qui comptera bientôt quarante ans d'écriture au cours desquels il nous aura donné autant de livres, dont certains, comme *La guerre, yes Sir!* et *Il n'y a pas de pays sans grand-père*, sont devenus des classiques de la littérature québécoise, tout en marquant notre imaginaire. Son dernier-né, *Les moines dans la tour*, oscille entre le roman et l'essai philosophique, sans être toutefois savant ou hermétique. C'est une œuvre hybride qui raconte les déboires d'un écrivain qui, comme le Jim du *Vieux Chagrin* ou le Jack Waterman de *Volkswagen blues*, romans de Jacques Poulin, est en panne d'inspiration et ne parvient pas à écrire le roman qu'il a entrepris, trop perturbé par les attentats du 11 septembre 2001 et par la chute des deux tours du World Trade Center, chute qui provoque « un Niagara de nuages », tant dans la ville meurtrie que dans la tête de l'écrivain, aux prises avec un profond désarroi. Il sera d'ailleurs, confesse-t-il, plus d'un an sans être capable de prendre la plume et de poursuivre l'histoire de son héros, un architecte qu'il a laissé en plan au moment où, en ce jour fatidique, il vient d'apprendre qu'il est atteint d'un cancer incurable. Il ne pourra donc pas répondre à l'invitation de Gédéon Bossé, un ami d'enfance de son village natal, qui lorgne le poste de maire avec la promesse d'ériger une immense tour dans un champ du village en mémoire à des t fondé un monastère qu'ils ont par la suite abandonné en raison de la rigueur du climat. L'architecte demeure insensible à cette proposition, d'autant qu'il avoue que s'il a raté sa vie, il entend bien ne pas rater sa mort prochaine.

Cette histoire est plusieurs fois interrompue par l'écrivain, qui préfère, à la suite des attentats meurtriers, réfléchir sur la déshumanisation du monde, la violence, la souffrance humaine, la mort, les sciences, la présence ou l'absence de Dieu, qui permet tant de malheurs, etc. Il règle aussi ses comptes avec le président américain, qu'il est loin de porter dans son cœur, avec les nombreux conflits qu'il

provoque aux quatre coins du monde, tel le Grand Justicier. Il juge sévèrement le peuple américain, qu'il accuse d'amnésie collective, car il oublie qu'il a lui-même frappé le 6 août 1945, avec ses bombes larguées sur Hiroshima et Nagasaki, qui ont fait plus de 100 000 morts (« La douleur qu'éprouve ce peuple ne l'aide donc pas à comprendre la douleur infligée à Hiroshima ? Ne comprend-on que sa propre souffrance [...] ? Le peuple américain se lamente comme s'il n'avait jamais jeté une bombe sur Hiroshima. Ni sur Nagasaki » (p. 49). Il réfléchit encore sur la mission, sur le rôle de l'écrivain dans la société, sur l'écriture aussi et sur la littérature, se demandant même, en fin de compte, devant tant de violence et d'incompréhension, s'il vaut encore la peine d'écrire : « [...] devant l'éternelle agonie de l'espèce humaine, l'écrivain a perdu la foi en l'importance de la petite histoire à raconter. Voilà pourquoi il ne lui reste pas assez de naïveté pour tracer la boucle d'une lettre » (p. 59). Car « [l']écrivain aurait dû proclamer en mots vibrants son refus de cette cruauté humaine. Il n'a pas osé, étouffé par la terreur d'être si petit dans un monde si grand » (p. 55). Il se reprendra en main, toutefois, et sauvera la vie de son architecte en inventant deux ou trois scénarios possibles avant de choisir celui qui sera le plus crédible aux yeux de ses lecteurs. Et il finira par rendre hommage aux moines, ainsi qu'on le lui a demandé.

Roch Carrier

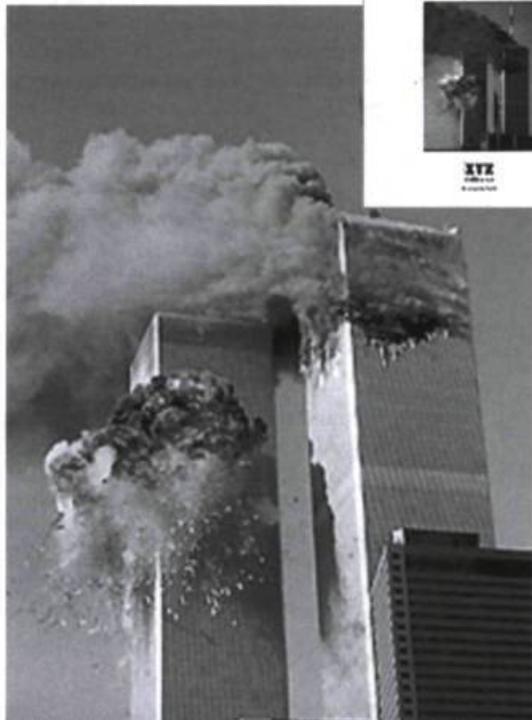
Les moines
dans la tour



XYZ

éditeur

Montréal



Le roman, bien écrit, comme nous y a habitués Roch Carrier, est parsemé de belles sentences propres à susciter la réflexion, ce qui fait partie de la mission de l'écrivain : « Le bonheur, c'est ce court instant où le malheur sommeole » (p. 113), « Mourir est l'avenir de tout le monde » (p. 115). Voilà certes un roman à lire à petites doses, à digérer lentement et à méditer. C'est peut-être une façon de changer le monde dans lequel on vit.

AURÉLIEN BOIVIN

PIERRE BILLON
Nouvelle-France

Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles [France]
2004, 205 p.

En novembre 2004, le scénariste Pierre Billon nous offrait, au grand écran et sous forme de roman, *Nouvelle-France*, une brillante et émouvante « fiction historique ». Celui-là même qui a bouleversé et emballé le public québécois avec *Séraphin — Un homme et son péché* a, une fois de plus, judicieusement puisé dans le grand réservoir de notre mémoire collective pour nous faire vibrer.

En 1759, la Conquête anglaise est imminente. Néanmoins, les habitants de la Nouvelle-France doivent se battre contre des ennemis beaucoup plus sournois, car moins visibles. Effectivement, « [l]a colonie est prise entre deux fléaux : l'ennemi qui la saigne du dehors et les vers qui la rongent du dedans ». Dans un monde où la malhonneteté fait sans doute plus de victimes que la guerre qui sévit, se rencontrent Marie-Loup Carignan, veuve et mère de vingt-quatre ans, et François Le Gardeur, dont le lecteur saura sans doute apprécier le savoureux sens de la répartie. Bien qu'unis par leur amour, leur courage et leur indignation devant la faiblesse de leurs pères qui ne sont pas étrangers aux manigances de l'intendant Bigot, les deux personnages sont cruellement séparés par la trahison d'un *ami* de François ainsi que par l'amour coupable du curé de Preux pour Marie-Loup. De plus, après la guerre, un événement tragique provoque la comparution en justice de la jeune femme, chose tout à fait inquiétante lorsque l'intégrité de tout un chacun peut être mise en doute. Il reviendra au lecteur de juger qui des deux l'emporte : la perfidie ou les plus nobles

sentiments, soit l'amour profond et loyal entre un homme et une femme de même que l'amour incommensurable et protecteur d'une mère pour sa fille.

Qui lira *Nouvelle-France* dans l'espoir et l'attente d'y retrouver les détails des violents combats qui ont sonné le glas de la colonie risquera d'être déçu. L'œuvre de Pierre Billon se veut davantage le témoignage et la dénonciation d'une lutte inégale d'un peuple contre la corruption et l'hypocrisie. Loin de vouloir cacher ce que plusieurs perçoivent comme une tache dans l'histoire du Québec, Pierre Billon insiste sur la mauvaise administration de Bigot, dont il dévoile les magouilles et noircit le portrait moral.

Il est regrettable que quelques critiques aient reproché à Pierre Billon d'avoir un style d'écriture peu recherché, car derrière la simplicité du langage transparait une volonté farouche de décrire crûment et sans détour les ignominies commises par certains esprits corrompus. D'ailleurs, leur cruauté et leurs actes crapuleux agissent sur notre conscience de même que sur notre sens de la justice comme de véritables coups de fouet ; nous restons littéralement saisi. Notons finalement que l'une des plus grandes qualités de *Nouvelle-France* est de nous faire voir la période de la Conquête sous un angle moins militaire et plus humain.

ISABELLE FOURNIER

ALAIN CAVENNE
Platebandes

Québec, éditions L'Instant Même
2004, 283 p.

Platebandes, le dernier-né d'Alain Cavenne – pseudonyme d'Alain Gagnon, né à Hearst, en Ontario –, est un roman policier qui ne fait pas dans les histoires habituelles d'enquêtes faisant suite à un homicide. Le personnage principal, le détective privé Alain Cavoure, en est ici à sa troisième enquête – et sans doute sa dernière, si l'on considère ce qui se produit dans *Platebandes*, en plus du mot que l'auteur adresse à une de ses complices, dans les remerciements. Les services de Cavoure sont requis par Myriam Sarfati, jeune femme à l'aube de la trentaine qui apprend qu'elle a été adoptée à la naissance et que sa mère biologique, une Italienne, est décédée et lui lègue une somme d'argent considé-

nable. L'intérêt du récit policier tient donc à ce que le lecteur assiste aux efforts que déploie Cavoure pour retracer les origines de sa cliente. Bien sûr, Cavoure doit se frotter en cours de route à une antagoniste de taille – la mafia montréalaise, plus particulièrement la famille de Gianni Sandrelli, qui, apprend-on, est le père biologique de Myriam.

Bien que le premier chapitre du roman puisse laisser le lecteur perplexe quant au type d'humour déployé par le conjoint de Myriam, Félix Comtois – une vieille blague sexiste sert effectivement à tracer les prémices du personnage, que l'on cherche néanmoins à présenter comme un bon bougre –, on apprend vite à apprécier l'humour fin de l'auteur, qui navigue entre le calembour et une ironie savoureuse, nourrie parfois d'analogies des plus absurdes. Rapidement, le lecteur se rend également compte de l'érudition de l'auteur, comme en témoignent plusieurs allusions au cinéma, à la peinture, à la littérature, mais aussi à l'histoire universelle, à la politique, et – bien sûr – au crime organisé et à la médecine légale.

Bref, malgré la simplicité de son intrigue, *Platebandes* est un roman qu'on dévore, rapidement, peut-être pour les aptitudes qu'a l'auteur à donner naissance à des personnages attachants et à mettre en scène des relations dont on se sent partie intégrante.

STEVE LAFLAMME

NORMAND CORBEIL
Voix

VLB éditeur, Montréal
2004, 273 p.

Les ruptures amoureuses exacerbent la déraison de l'homme. Alec, le personnage masculin abandonné de *Voix*, se laisse mener par un flot tourbillonnant de paroles qui refusent de ménager son esprit. Incessantes, elles exhortent le pauvre laissé-pour-compte à plonger au cœur de ses tourments personnels dont il se délecte morbidement. Dans son œuvre, Corbeil fait résonner avec brio les tropismes, comme les appelait Nathalie Sarraute, ces embryons de pensées qui sous-tendent la moindre de nos actions, la plus petite parcelle de réflexion purement spontanée qui existe en chacun de nous. L'univers mental d'Alec, donné à voir dans toute sa nudité, se trouve

coupé du monde environnant. Par ailleurs, ce sont des paroles différentes qui assaillent Zoé, l'initiatrice de la rupture. À la manière des voix qui harcèlent Alec, Joce et Virginie se proposent de gérer la rupture de leur copine, qui accepte de s'en remettre aux « bons » soins de ses deux meilleures amies. En les écoutant lui lancer au visage leurs opinions vis-à-vis de la situation, Chloé s'enlise dans un désastre inextricable. Après avoir couché à nouveau avec Alec, elle tombe enceinte et décide de donner une chance à leur couple. Malheureusement, les jeux sont déjà faits. Au courant de la relation que Zoé entretient de façon sporadique avec son professeur de psychologie, Alec, dans un état d'ivresse avancé, s'en prend au séducteur, qu'il blesse gravement. Il est interné avant même d'apprendre la nouvelle réjouissante et perd graduellement la faculté de communiquer avec son entourage en cédant pour de bon aux instances psychiques qui le gouvernent. Si les monologues intérieurs d'Alec rejoignent le lecteur par leur accent d'authenticité, les dialogues entre Zoé et ses amies se montrent moins convaincants. L'auteur semble avoir rédigé leurs entretiens en tentant de les faire correspondre au flux de voix s'adressant à Alec. Malheureusement, cette transposition a comme effet de rendre les répliques des jeunes filles figées et invraisemblables. Il n'en reste pas moins que le roman de Corbeil mérite une attention soutenue. Plusieurs réflexions du narrateur Alec, sûrement influencé par un Corbeil philosophe, enrichissent le propos du roman, qui s'intéresse à l'homme exclu de toute contingence sociale et temporelle, placé entre les griffes d'une cruelle réalité intérieure et incontrôlable. Elles nous rappellent, avec une poignante vérité, la fragilité de l'équilibre humain.

ARIANE GAGNÉ

REINE-MARIE CÔTÉ

Les bruits

VLB éditeur, Montréal
2004, 157 p.

Le roman *Les bruits* de Reine-Marie Côté, Prix Robert-Cliche 2004, dit prix du Premier Roman, fera sans doute le bonheur des psychanalystes et des professeurs qui favorisent l'approche psychanalytique du texte littéraire. Ils y trouveront abondante matière suscep-

tible de mettre à l'épreuve la pratique des premiers et la théorie des seconds. Le héros, Paul Lajoie, concierge de nuit dans ce qui semble être un immeuble à logements, remonte dans son enfance malheureuse, dévastée, ratée, dans une sorte de confession décousue, pour tenter de justifier ses gestes et son attitude, surtout à l'égard de Léa, sa mère, une fille de joie, qu'il en est venu à haïr, et à l'égard d'une certaine Cloé, de son vrai nom Clotilde Maheu, danseuse nue dans un bar de la petite ville et dont il veut se venger. Jeune, le narrateur a dû subir les moqueries de ses camarades de classe, qui l'ont baptisé le Morveux et qui l'ont sans cesse ridiculisé parce que sa mère était une femme qui offrait son corps à qui voulait le prendre, surtout à un vendeur d'articles ménagers, qui lui rend souvent visite et qui l'entraîne à l'hôtel. Et, chaque fois qu'elle quitte le foyer, le soir, c'est lui, Paul, à son grand désarroi, qui doit sacrifier ses jeux et ses loisirs pour s'occuper de son jeune demi-frère muet, Marc-Éric, qui, un jour, laissé sans surveillance, se noie dans la rivière. Paul reste traumatisé par cette tragédie, au point que naît une haine inconditionnelle à l'égard de sa mère, qu'il aimait pourtant comme il n'est pas permis d'aimer une mère. Il la hait d'autant plus qu'elle s'est contentée de lui lire des livres d'histoire, souvent les mêmes, mais ne lui a rien appris, ni à communiquer, ni à respirer, ni à sourire. Cette vengeance à l'égard de sa mère, il la reporte sur Cloé, qui l'obsède et qu'il rêve de posséder pour lui seul. Il en vient à détester les spectateurs qui assistent, tous les soirs, à son spectacle. Un soir, il l'épie à la sortie du bar, la suit et la force, comme il le souhaitait selon un plan diabolique soigneusement ourdi, à l'accompagner à son appartement, où il la séquestre et la frappe violemment, avec un sadisme qui risque de choquer certains lecteurs sensibles. Il l'abandonne toutefois, couverte de fichus de soie, tissus qui l'obsèdent et qui lui rappellent les bas de soie que sa mère portait quand elle sortait pour une nouvelle aventure. Arrêté, puis jugé, il est condamné à dix ans de pénitencier. C'est d'ailleurs en prison qu'il apprend de l'Homme de peu de mots, son beau-père qu'il déteste, la mort de sa mère, internée dans un hôpital psychiatrique, avant son incarcération.

C'est alors qu'il est interné, sans doute, qu'il écrit ses souvenirs, ajoutant même, à la fin, un extrait de son journal intime qu'il a décidé d'écrire, une fois libéré.

Si l'histoire est bien menée, il y a, néanmoins, quelque chose de faux dans ce roman et qui m'a profondément agacé tout au long de la lecture. Paul a beau avoir eu du talent en composition à la petite école, où il avoue n'avoir rien appris, parce qu'il était le souffre-douleur de son maître, et de ses camarades, on se demande bien comment il peut écrire une telle confession, d'une étonnante précision, avec des répétitions qui prouvent son dérangement mental et, peut-être aussi, sa difficulté à narrer un texte cohérent. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il a du talent. Quant à la romancière, il lui faudra apprendre à mieux démêler prose narrative et poésie, genre qu'elle a privilégié auparavant, et à s'essayer à plus de simplicité. C'est à suivre, assurément.

AURÉLIEN BOIVIN

ANTONIO D'ALFONSO

Un vendredi du mois d'août

Leméac, Montréal
2004, 142 p.

« Je ne suis pas très brillant. Je recule en avançant vers un avenir dont le sens m'échappe. Je n'arrive plus très bien à lire les messages écrits sur notre peau » : à 48 ans, Fabrizio Notte, le narrateur de ce deuxième roman d'une série amorcée en 1990 avec *Avril ou l'anti-passion*, essaie de saisir au vol le sens de son existence. Ce long vendredi d'extrême fin août, qui apparaît, par la multitude d'événements qui s'y accumulent, comme un véritable concentré de vie, lui donne l'occasion de poser un regard très lucide sur son travail, sur sa vie de couple, sur son passé et, finalement, sur lui-même. Le bilan n'a pas de quoi rassurer, mais cette découverte n'en provoque pas pour autant de drames de conscience ou de bouleversements existentiels, car, entre le trop-plein et le creux / le non-sens de la vie, Fabrizio sait que ce qui compte véritablement, c'est de se « tenir en équilibre sur l'axe de la terre ». Ainsi, malgré le fait qu'il est un *workaholic*, le résultat de son travail (il est réalisateur de documentaires sur les tueurs à gages) est plutôt modeste, sinon décevant, car il est difficile d'être cinéaste après Moretti ou

Antonio D'Alfonso

Un vendredi
du mois d'août

LEMÉAC

Cassavetes. Il n'en aime pas moins son métier, et il essaie de le pratiquer avec le plus de sincérité et de lucidité possible ; mais il en connaît l'exacte valeur, ce qui l'empêche, entre autres, d'être trop affecté par la réception critique mitigée de son dernier film de fiction. C'est d'ailleurs pour la présentation d'*Antigone Pacifica*, lors du Festival des films du monde, qu'il se rend, en ce vendredi 31 août, de Toronto à Montréal. La rencontre avec la ville où il est né et où il a passé la plupart de sa vie lui permet de remonter le temps, à la recherche des événements ayant marqué son devenir. Onze « sections émotives », dans lesquelles l'histoire personnelle de Fabrizio et l'histoire de la ville s'entremêlent, segmentent la rue Saint-Laurent en autant de *loci amœni* que le personnage doit parcourir dans le cheminement vers lui-même. En même temps, ce voyage en

taxi est aussi, implicitement, un éloge de l'esprit de la ville, de ce phénoménal mélange de races et de cultures qui imprègne à jamais la psychologie de celui qui sait en profiter. Enfant d'immigrants italiens, tout comme l'auteur dont il est l'*alter ego*, Fabrizio assume son identité métisse et habite facilement trois langues et trois cultures ; il n'en éprouve pas moins pour autant le besoin de solidité, de points de repère valables dans ce « vaste terrain mouvant qu'est la mémoire ».

Marié pour la troisième fois, Fabrizio aime profondément sa femme et essaie de la comprendre telle qu'elle est, même s'il a l'impression que son sentiment n'est pas partagé. Le jour passé à Montréal donne au cinéaste l'occasion de retrouver son premier amour, Marise, la femme qu'il affirme n'avoir jamais cessé d'aimer. Leur rencontre

lui fait découvrir, une fois de plus, combien fragile est l'équilibre de cette compliquée et délicate construction appelée *moi*. Après tant d'années, lui et Marise n'ont plus rien à se dire et Fabrizio acquiert la certitude que, dans sa vie, la solidité tant recherchée ne peut être offerte que par Ada, sa femme, et par Rasa, sa fille.

Au moyen d'une écriture à son tour « métissée », où se mêlent poésie, éléments de journal (voire d'autobiographie) et réflexions très personnelles sur la vie et sur l'art, D'Alfonso réussit à transformer cette quête de sens en une belle leçon de vie, livrée avec lucidité et simplicité.

DENISA OPREA



LOUISE DESJARDINS

So Long

Les Éditions du Boréal

2005, 168 p.

Vient toujours un moment où l'on pose ses bagages pour savoir où on est, où on va. Katie McLeod fait cette halte à l'aube de ses 55 ans. Elle se questionne sur celle qu'elle a été, celle qu'elle est devenue et celle qu'elle voudrait être. Elle refait la route vers son enfance, qu'elle a passée à Arntfield, ville minière de l'Abitibi, où son père, James McLeod, joueur de violon et coureur de jupons, possède le McLeod Music Store. Sa mère s'ingénie à rentabiliser le commerce de son mieux, tout en surveillant les frasques de son mari, aussi musicien au Look-Out Country Club. Les enfants sont négligés par l'un et l'autre, trop occupés qu'ils sont à rater leur propre vie. Katie reste insatisfaite de son enfance, avec

son rêve inassouvi d'être aimée de ses parents.

La voilà adulte, enseignante dans la région de Montréal, elle se marie une première fois avec Tony, dont elle aura une fille. Divorce. Se remarie avec René, déjà père de deux enfants, et ils auront ensemble une autre fille. Divorce. Quelques aventures sans lendemain. Retraite et solitude dans un trois pièces de la rue Fullum, où s'annonce François, un amoureux virtuel qui l'a demandée en mariage par courriel.

L'amoureux par correspondance doit arriver le soir de son anniversaire, le 8 janvier 2000. Elle ira le chercher à Dorval après la fête que lui organisent ses filles. Fêter n'est pas le terme juste parce que ce jour-là, Katie panique et quitte sa maison dans laquelle s'entassent les restes de sa vie. Les invités ne peuvent l'y retenir. Un grain de sable dans l'œil l'empêche d'être heureuse, un grain de sable au fond de la gorge l'empêche de s'assumer pleinement. Pendant sa fugue de quelques heures, elle réalise que son histoire fait partie d'elle et qu'il est préférable de l'approprier, de s'en faire une alliée au lieu d'une ennemie. De toute façon, qui serait-elle sans son passé ? Le soir, elle accueille François dans son lit. Le lendemain, Katie commence à penser à ce qu'il adviendra d'eux.

CELINE CYR

Un grain de sable dans l'œil
l'empêche d'être heureuse,
un grain de sable au fond
de la gorge l'empêche
de s'assumer pleinement.

YVES DUPÉRÉ

Quand tombe le lys

Montréal, Hurtubise HMH

2004, 488 pages

Yves Dupéré, originaire de Jonquières, est un jeune auteur qui signe sa première œuvre de fiction avec *Quand tombe le lys*. Le roman, très bien documenté, se situe au XVIII^e siècle et nous fait revivre les dernières années de la colonie française, jusqu'à la conquête de Québec par Wolfe. Nous y suivons le destin des enfants de la noble famille Hébert de Courvais. Les deux fils sont soldats, l'un, respectueux des lois et de la hiérarchie, François, qui monte rapidement en grade et marche dans les traces de son père, l'autre, plus dissipé mais tout aussi courageux, Alexandre, dont le seul nom fait frémir ses ennemis. Leurs deux sœurs, Catherine et Anne, sont aussi patrio-

tes que leurs frères et tentent d'aider la nation à leur façon, notamment en s'intéressant au commerce et en se chargeant de la gestion de la seigneurie familiale. Lorsque le roman s'ouvre, leur monde est en ébullition. Des officiers débarquent de France pour faire la guerre et s'opposent aux méthodes des Canadiens. Des amours se développent, des rivalités se créent et le futur est incertain.

À travers les péripéties des membres de cette famille, nous revivons des événements historiques qui ont modifié de façon importante la carte de l'Amérique du Nord et le destin des habitants du Canada. Si nous connaissons tous les grandes lignes des batailles importantes comme celle des Plaines d'Abraham, le roman nous révèle aussi certains faits d'armes plus discrets et les manœuvres économiques et politiques qui sous-

tendent les combats. On y découvre que tout n'était pas blanc, ou noir, dans ce monde de la Nouvelle-France; c'est plutôt un univers de nuances où les êtres les plus barbares sont aussi ceux qui ont le plus d'honneur et un désir vrai de défendre leur territoire au nom des gens qu'ils aiment, alors que ceux qui les traitent de sauvages et d'êtres inhumains poussent le pays vers sa ruine en ne songeant qu'à leur profit. Les personnages historiques sont nombreux et si les sentiments qu'ils éprouvent leur ont été prêtés par l'auteur, il n'en reste pas moins qu'on les croit réels. Pour mieux situer le lecteur, on retrouve au début du roman une liste des personnages historiques et les grandes lignes de leur rôle dans la colonie. Des cartes sont aussi ajoutées et un prologue campe les événements importants qui précèdent la narration.

JEAN-PAUL DUBOIS

Une vie française

Paris, Seuil

2004, 356 p.

Le dernier roman de Jean-Paul Dubois, *Une vie française*, raconte la vie de Paul Blick, de l'âge de huit ans jusqu'à ses cinquante-quatre ans. Le récit s'ouvre sur l'annonce de la mort de son frère aîné Vincent (dix ans), qui survient le 28 septembre 1958, le jour même où les Français acceptaient, par référendum, la Constitution de la V^e République. Ce parallèle constant avec la vie politique française est d'ailleurs marquée par les titres des chapitres, chacun portant le nom d'un président français (de De Gaulle à Chirac) et marquant le passage du temps par la durée de leurs mandats respectifs.

Le titre du roman est révélateur du projet narratif: l'article indéfini annonce qu'il s'agira d'une vie parmi d'autres, dans la France des cinquante dernières années. Si elle ne saurait résumer à elle seule le parcours de la société française contemporaine, la vie de Paul Blick, lorsqu'on lui additionne celle de tous les personnages qui l'entourent, devient exemplaire. Gauchiste,

Paul a dix-huit en mai 1968 et conservera ses valeurs tout au long de sa vie, malgré un mariage avec une femme qui est plutôt l'incarnation de la droite conservatrice et capitaliste. C'est un personnage étrange, velléitaire et néanmoins attachant que cet homme qui se laisse porter par la vie, dont les projets ne naissent pas de ses propres désirs mais plutôt des circonstances.

L'écriture de Jean-Paul Dubois est précise, efficace, économe de moyens et pourtant terriblement évocatrice. Ses personnages, proches de la caricature, n'en restent pas moins réalistes. Paul Blick, né en même temps que son créateur (1950), est un personnage dont les valeurs, aussi séduisantes soient-elles, ne s'incarnent pas dans l'action (sauf en mai 1968). Il continuera de croire que le monde doit être changé, d'être cynique envers les gouvernements, fussent-ils de gauche comme celui de François Mitterrand (un « social-traitre » selon lui), mais vivra malgré tout sa vie en dehors du monde. Il est facile de se reconnaître en lui, et les Français n'ont pas manqué de le faire, entre autres en décernant le prix Fémina à *Une vie française*.

GILLES PERRON

Jean-Paul Dubois
Une vie française



*l'article indéfini
annonce qu'il
s'agira d'une vie
parmi d'autres*



Hélas, cette narration est assez naïve et manque assurément de relief ; l'auteur ne réinvente pas le genre, loin de là. On ne sent aucune recherche d'originalité et peu de procédés destinés à rendre la trame du récit moins linéaire ou à créer du suspense sont utilisés. Par contre, l'auteur a su rendre ses personnages vivants ; ils sont bien développés et on prend plaisir à suivre leur évolution au fil du roman. Et si quelques passages, comme les combats corps à corps, auraient gagné à être plus brefs, la majorité des descriptions sont bien faites et parviennent avec bonheur à recréer pour le lecteur l'environnement du XVIII^e siècle, donnant ainsi toute sa valeur à la formation d'historien d'Yves Dupéré. Comme dans plusieurs romans historiques, l'auteur n'a pas su résister à l'envie de donner souvent plus de détails que n'en réclame l'histoire qu'il nous raconte, sans toutefois en abuser et freiner le rythme. Le recours aux notes de bas de pages permet à l'historien de sortir de la narration pour donner plus de précisions sur certains aspects. Le roman de Dupéré constitue une belle forme de détente qui plaira surtout à ceux et celles qui aiment en savoir plus sur les détails et le quotidien qui ont façonné notre histoire.

JOËLLE MARION

MARIE-CHANTALE GARIÉPY

Sparadrap

Les Éditions Marchand de feuilles, Montréal
2005, 145 p.

Sparadrap, identifié comme un récit sur la page de couverture et comme un roman sur la page de garde, raconte l'histoire d'une jeune femme internée dans un hôpital psychiatrique à la suite d'une énième tentative de suicide. En fait, Fugue Malrot tente de se suicider depuis qu'elle a 18 mois. Cette jeune femme née dans les draps d'une buanderie de prison ne désire qu'une seule chose : fuir. Quitter ce monde d'où on la réchappe sans arrêt.

Cette fois, c'est le docteur Cournachond, psychiatre de profession, qui se donne la mission de faire vivre Fugue Malrot. À travers la description d'une thérapie trouble dans laquelle s'interposent des rapports plus ou moins clairs entre le psy et une assistante dévouée (à qui ?), le récit (roman) ne va pas plus loin que le cri insistant de : « Laissez-moi mourir ».

L'auteure ne s'implique d'aucune manière dans la dialectique du suicide, pas plus sur le plan physique que sur les plans moral, philosophique ou psychologique. Devant ce désir pur et non négociable de mourir, la narratrice, le « je », cède parfois la plume à d'autres personnes dans l'espoir, sans doute, de dénouer le récit (ou le roman), en pure perte.

Sparadrap est une histoire noire, sans issue. On y embarque comme dans un sous-marin, sans espoir de revoir un jour la lumière.

JACQUELINE ROY

PAULINE GILL

Marie-Antoinette, la dame de la rivière Rouge

Québec Amérique, Montréal
2005, 303 p. (Photos)

L'écrivaine Marie-Antoinette Grégoire-Coupal n'est connue aujourd'hui que des spécialistes de la littérature de jeunesse. Et encore ! Françoise Lepage lui consacre des pages bien senties dans son ouvrage consacré à cette littérature, qui est vite devenue la bible de ce genre abondamment pratiqué chez nous. Pourtant, les dictionnaires des auteurs l'ignorent, même si elle a laissé une œuvre abondante, sinon en qualité, du moins en quantité, des romans pour adolescents, des récits de voyage, des œuvres mariales, qui nous étaient tous fortement recommandés quand j'étais petit séminariste dans mes jeunes années et qui m'ont marqué, tels *La sorcière de l'Îlot noir* et *Le sifflet d'argent*.

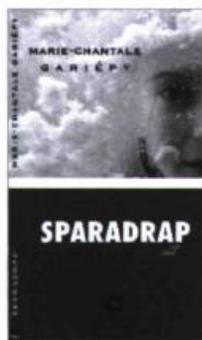
Plus de vingt ans après sa mort et à l'occasion du centenaire du petit village de Brébeuf, qu'elle a habité, contre son gré, avec son mari, Pauline Gill, celle qui nous a donné la saga de *La cordonnère*, en quatre tomes devenus des best-sellers, et *Les enfants de Duplessis*, consacre à cette écrivaine une biographie romancée, sans qu'elle sente le besoin d'en expliquer les raisons dans une sorte d'avertissement que le lecteur attendrait volontiers. Fruit d'une longue et patiente recherche auprès des neveux et nièces, entre autres, *Marie-Antoinette, la dame de la rivière Rouge* ne laissera personne indifférent, tant cette femme, mariée à Louis Coupal, qui se présente comme « docteur ès inventions », est imbue d'elle-même, égoïste et pour le moins « spéciale », tout comme son mari d'ailleurs avec qui elle forme un

couple vraiment particulier. Leur vie conjugale pendant plus de trente-cinq ans fut singulière, se résumant à de chastes baisers sur le front ou sur la joue, à des rencontres amicales, après avoir été ce qui semble une bien mystérieuse et agitée nuit de noces, sur laquelle Pauline Gill reste fort discrète, refusant de dévoiler ce qui a bien pu se passer au cours de cette nuit qui a marqué profondément les rapports pour le moins distants entre les deux êtres, incapables de se rencontrer vraiment. Voilà un beau cas pour les psychanalystes...

Son récit, linéaire, Pauline Gill l'écrit à la première personne, donnant toute la place à son héroïne qui, dès l'âge de dix-sept ans, est déjà responsable de la page féminine du *Bulletin des agriculteurs* et qui collaborera, par la suite, à diverses revues d'action catholique. Femme étrange que celle qui a toujours refusé, après entente avec son mari, Monsieur Louis, comme elle l'appelle et qu'elle vouvoiera toute sa vie, de s'occuper de l'ordinaire de la maison, refusant aussi la maternité, préférant donner naissance à des livres qu'elle écrit avec passion, en s'éloignant même souvent de son mari, qui accepte tout, sans discuter. Étrange, je le répète, que ce couple !

Bien mené, le récit laisse toutefois le lecteur perplexe, car s'il vise à faire connaître une auteure qui a sombré dans l'oubli – un oubli sans doute non mérité, je ne veux rien lui enlever, car elle a quand même été couronnée par l'Académie française pour son premier ouvrage, *La sorcière de l'Îlot noir*, Prix d'Action intellectuelle, – aussi, il a pour effet de nous présenter, sans aucune complaisance, cette femme, au point qu'elle devient souvent antipathique, alors que son mari nous apparaît comme un être naïf et dérangé, asexué, perdu dans ses recettes chimiques et ses inventions aussi nombreuses que variées, comptant sur les succès de son épouse pour se faire valoir. Cet ouvrage parviendra-t-il à ressusciter l'œuvre de cette femme ? Il faut l'espérer ; mais j'en doute.

AURÉLIEN BOIVIN



HUGO HAMILTON

Sang impur (The Speckled People)

traduit de l'anglais (Irlande) par Katia Holmes
Phébus, 2004, 280 p.

Paru en 2003 en Irlande, publié déjà aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne et couronné du prix Femina 2004 pour le meilleur roman étranger, ce septième livre de Hugo Hamilton est un excellent roman autobiographique, fort et envoûtant, où l'auteur dépeint son enfance douce-amère, tendrement violente dans le Dublin des années 1950 et 1960. La perspective narrative est assumée par l'enfant (qu'il était), et c'est ce qui contribue grandement à la beauté et à la réussite du livre, étant donné que la dureté et le tragi-comique des faits présentés se voient à la fois atténués et renforcés par la grâce et l'innocence de ce regard enfantin qui semble tout comprendre. Issus d'une mère allemande et d'un père irlandais, Hanni (comme on câline l'auteur dans sa famille) et ses frères et sœurs forment un petit peuple « tacheté », « impur », en mal de comprendre et d'assumer son identité. Mi-Irlandais, mi-Allemands dans un pays qui, malgré son indépendance nouvellement acquise, succombe quotidiennement à l'envoûtement linguistique et économique exercé par l'Angleterre, les enfants Ó hUrmoltaigh sont victimes à la fois du nationalisme exacerbé de Jack, leur père, qui leur interdit formellement de parler l'anglais, et de la cruauté des voisins et des autres enfants du quartier, qui les traitent de « petits nazis ». Ils essaient de comprendre l'acharnement de l'un et la haine mal cachée des autres, et, tout en s'efforçant d'être « aussi Irlandais qu'ils peuvent l'être », ils organisent leur petite résistance, en trouvant le moyen de s'opposer à l'absurde interdiction instaurée par le père et en répondant à la violence des gamins du quartier par le « non silencieux ». Il y a certes beaucoup de bonheur dans la maison Ó hUrmoltaigh, grâce surtout à Irmgard, la mère, figure forte et lumineuse, qui sait arranger « tout, avec des gâteaux, des histoires et des câlins qui vous font craquer les os » ; mais cela ne suffit pas à préserver les enfants de la dureté du monde extérieur. À leur tour, les parents ont du mal à composer avec leur passé douloureux, dont les secrets se laissent dévoiler au fur et à mesure que le récit avance et dont le poids se répercute aussi sur les enfants. Menés

par le fanatisme nationaliste, mi-tragique, mi-comique de Jack, ils refusent d'accepter et d'affronter une réalité quotidienne marquée de plus en plus par l'attrait pour la Grande-Bretagne. Ce refus obstiné voue à l'échec toutes les petites entreprises que Jack démarre pour s'enrichir rapidement : les crucifix, les chapeaux et les cannes en caramel importés d'Allemagne, les chariots et, finalement, le miel des abeilles ne trouvent pas preneur parce que les clients potentiels, pervertis par l'usage de l'anglais, ne sont pas capables de prononcer correctement le nom Ó hUrmoltaigh...

Vers la fin du livre, lors d'une scène hautement significative, le narrateur, devenu maintenant adolescent, feint de ne pas reconnaître son père, qu'il aperçoit dans la rue ; cela marque sa rupture définitive d'avec cette figure un peu donquichottesque, rupture scellée par le changement de nom (Johannes Ó hUrmoltaigh devient Hugo Hamilton). Dans l'acte d'écrire, père et fils se retrouvent face à face à travers les années et cela permet peut-être une sorte de réconciliation tardive, symbolique, mais non moins nécessaire.

Aucune sentimentalité, aucun apitoiement dans cette histoire forte et prenante, qui, tout en construisant des personnages mémorables, révisé pas mal d'idées reçues sur l'Irlande et sur les Irlandais, de même qu'elle dévoile une Allemagne terrorisée et meurtrie par le nazisme auquel elle essaie inutilement, mais non moins courageusement et dignement, de s'opposer. Et l'on s'attache profondément à cette enfance passée entre plusieurs langues, plusieurs cultures, entre tendresse et violence...

DENISA OPREA

BRUNO HÉBERT

Le jeu de l'épave

Leméac, Montréal
2005, 136 pages

Le temps, la vie passent et une prostration assassine fige l'auteur devant l'infâme feuille blanche de laquelle ne surgit plus que le vide. Imprévue, une émotion soudainement se dresse là, cherche à être, à devenir : l'envie de partir, de désertier l'hiver montréalais, paralysant, pour le hasard d'un ailleurs plus chaud, de rivages où s'échouer : le Mexique. Bruno Hébert poursuit ici

son parcours romanesque avec une troisième œuvre ambiguë, posant les questions de l'écriture et de la place de l'autobiographie dans l'écriture à travers un récit de voyage, de fuite au bout de l'Amérique et de la nuit. Armé de son fidèle Louis-Ferdinand Céline, l'auteur affronte à la fois son malaise devant le monde et la paralysie qui handicape son écriture depuis nombre d'années. Son chemin est parsemé de rencontres : une fan de son œuvre, psychiatre et désespérément bavarde, des habitants sud-américains sympathiques malgré la pluie torrentielle et l'infection urbaine américaine qui s'abatent sur eux, et finalement son propre neveu avec qui il partage une aventure étrange digne d'un certain Céline. À son arrivée, la ville est arrêtée par l'inondation des rues et son écriture stagne toujours. Rien ne va, sinon le flot d'alcool qui ne doit cesser et la panne de l'écrivain qui semble devoir persister inébranlablement.

À travers ce récit ponctué de brefs passages confidentiels, diaristiques même, Hébert s'ancre ici à fond dans l'obscurité et l'intimisme, s'affichant comme personnage principal de ce roman autofictionnel où l'espoir est mince et les plaisirs, quotidiens et éphémères. L'auteur joue à l'épave, se laisse aller aux fracas des vagues, volontairement enchaîné et soumis aux mouvements sous-marins, angoissé de n'avoir plus rien à dire, d'être incapable de le dire, de l'écrire, d'éviter la médiocrité, effrayé d'une réalité qui se mesure en chiffres, en argent, en réactions et en pulsions. À travers cette noirceur, l'éclat inoubliable d'un humour caustique et décadent se joint à l'écriture toujours imagée et lucide d'un auteur blessé et touchant.

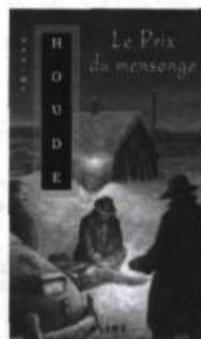
GABRIEL LAVERDIÈRE

MAXIME HOUDE

Le prix du mensonge

Lévis, Éditions Allre
2005, 242 p.

Le sergent-détective Stan Coveleski revient à la charge dans le dernier-né de Maxime Houde, entreprenant sa quatrième enquête. Coveleski, d'origine polonaise, est appelé à investiguer à Joliette, ville natale de son amoureuse, Kathryn. Un certain comte de Fontenailles, qui se dit débarqué de France, souhaite investir dans un projet



immobilier et reçoit l'aval du maire. Jacques Durand, un avocat qui a la mèche courte, engage Coveleski pour défricher le dossier du comte de Fontenailles : toute cette histoire ne semble pas nette. Et que dire des relations douteuses du notaire Faucher avec le comte ? Quel intérêt a-t-il à gagner à se lier à cet homme dont on découvre, au fur et à mesure du récit, qu'il a opéré sous diverses identités ? L'affaire, déjà intrigante, se complique quand on retrouve le comte assassiné, ainsi qu'en raison du rapt soudain de Kathryn Coveleski.

Le récit de Houde, bien qu'il présente comme trame principale cette intrigue financière – à laquelle s'ajoute un meurtre, bien sûr, en cours de route –, est intéressant également pour d'autres motifs : se profilent, en arrière-plan, les relations tumultueuses de Jacques Durand avec son épouse, Clémence ; la misère de Marilou Thompson et de son fils, Rosario, qui se trouvent mêlés à l'enquête ; le désir de la famille du notaire Faucher de préserver les apparences ; la tentative de réconciliation de

l'enquêteur Coveleski et de son épouse Kathryn, qui voyait en cette escapade de quelques jours à Joliette l'occasion d'un rapprochement mais aussi la possibilité de renouer avec Clémence Durand, une amie d'enfance.

Ce qui distingue Maxime Houde d'autres auteurs de romans policiers, c'est peut-être, d'une part, sa maîtrise de la langue, la qualité des images dont il dote ses descriptions et, d'autre part, l'économie textuelle dont il fait preuve : aucune réplique ne semble forcée dans les dialogues, tout est à sa place, tout revêt une évidente utilité. Toutefois, malgré le fait que l'histoire se déroule à la fin des années 1940, peu d'éléments du contexte social du Québec de l'époque sont abordés par l'auteur, sinon quelques références à Duplessis et aux répercussions de la Deuxième Guerre mondiale.

Maxime Houde confirme, avec cet ouvrage, son talent de (ra)conteur et le don qu'il a de piquer la curiosité du lecteur. Si *Le prix du mensonge* m'a en effet donné le goût de lire les trois enquêtes précédentes de Stanislas Coveleski, le roman me fait aussi souhaiter qu'une cinquième enquête ait lieu, puisque contrairement à nombre de récits policiers, celui-ci connaît une fin plutôt triste, malgré la réussite du sergent-détective fumeur de Grads.

STEVE LAFLAMME

AMÉLIE NOTHOMB

Biographie de la faim

Albin Michel

2004, 252 p.

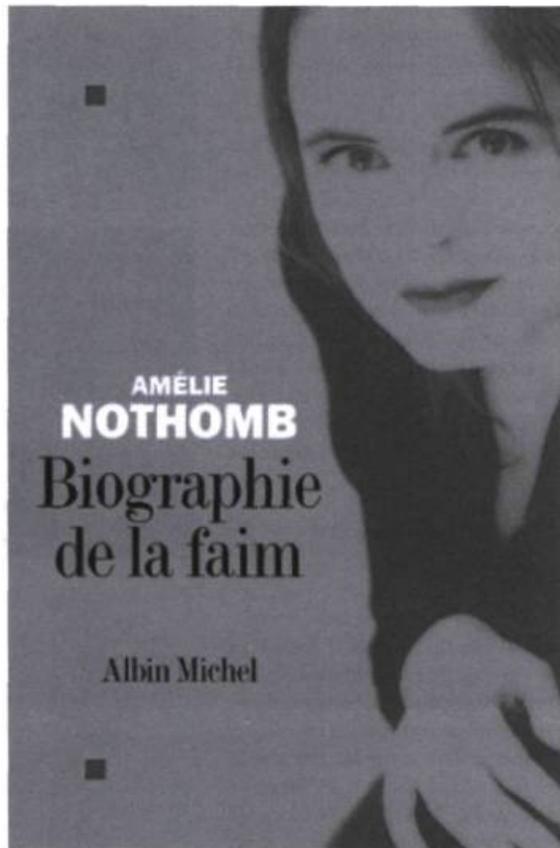
En septembre dernier, Amélie Nothomb, la jeune auteure belge régulière comme une horloge suisse, a fait paraître son treizième roman en treize ans. C'est avec plaisir que l'on retrouve enfin, après les romans plutôt décevants des deux dernières années, l'humour et la verve de celle qui fait les belles heures des éditions Albin Michel.

Biographie de la faim relate les jeunes années de Nothomb, durant lesquelles elle suivait son père diplomate de pays en pays, et vivait rupture sur rupture. Elle y raconte les continuels dépaysements qu'elle a vécus jusqu'à l'adolescence, en même temps que la découverte effarante de la faim insatiable qui grandit en elle tant et tant qu'elle a du mal à réfréner son envie d'engloutir le monde. Toujours en état

de manque, la jeune Amélie vit une boulimie multiforme : d'abord affamée de sucre (rien ne peut être *trop sucré*, comme rien ne peut être *trop beau* ou *trop agréable*), puis d'alcool (dès l'âge de 4 ans, elle allait au jardin d'enfants avec la gueule de bois !), elle deviendra affamée de lecture, de beauté, d'effervescence et, bien sûr, du regard des autres, et de leur amour. « La faim, c'est moi », écrit l'auteure (p. 22). « L'affamé est quelqu'un qui cherche », ajoute-t-elle (p. 24). Le lecteur est donc convié à se repaître en explorant, à travers un texte rempli d'hyperboles et d'humour (parfois noir), la personnalité excessive de l'auteure qui exige le meilleur en cette vie, qui ne veut pas beaucoup, mais *tout*, qui exècre le tiède et réclame le glacé ou le brûlant. Elle exige « du puissant, du vertigineux, de l'insupportable, de l'écoeürant, du bizarre » (p. 31).

Vertigineux, le texte de Nothomb l'est certainement : le lecteur est balloté entre la légèreté des théories enfantines, avec tout ce qu'elles ont d'hyperbolique et d'irrationnel, et la gravité de la souffrance d'une fillette laissée à elle-même, qui découvre son abîme intérieur en même temps que l'incohérence ou la misère des pays où elle dépose ses valises. Ce texte est riche à plusieurs égards : on assiste à l'éveil au monde d'une enfant, puis à son repli progressif face à l'intolérable ; on découvre les grâces et les failles de son giron familial ; on vit de l'intérieur, à travers le regard d'une privilégiée, les affres de la révolution culturelle chinoise, l'absurdité du salut matinal au drapeau états-unien et la sanglante tentative démocratique du Bangladesh. Avec *Biographie de la faim*, non seulement on accède à d'autres pans de l'histoire de Nothomb, mais on est aussi happé par la force et l'acuité avec lesquelles est rendue l'Histoire vue par Nothomb. Elle livre entre autres une vision très saisissante de la répression politique au Bangladesh, l'un des États les plus pauvres du monde : « En 1978, le Bangladesh était une rue pleine de gens en train de mourir. [...] Seules les pierres étaient épargnées. J'aurais voulu être l'une d'elles. » (p. 170-172).

Le texte est admirablement bien écrit, avec le vocabulaire précis, exact et riche qui fait la marque de Nothomb. Toujours, elle jette ce regard aigu et



MARTINE RONDEAU
Ultimes battements d'eau

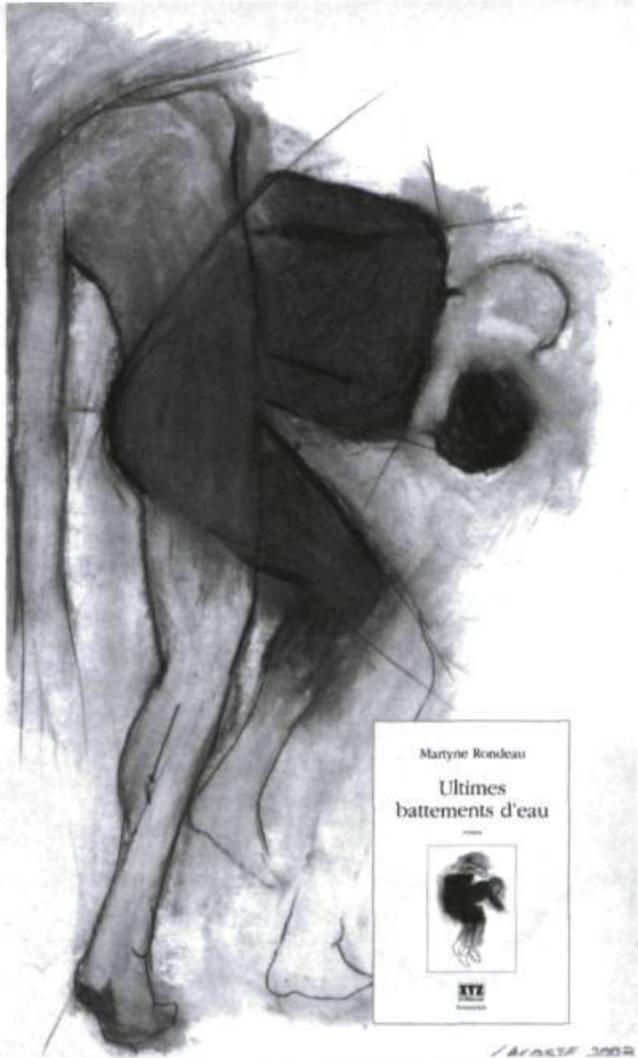
XYZ éditeur, Montréal
2005, 146 p.
Coll. « Romanichets »

En l'espace de quelque cent quarante pages, la narratrice Tamar se souvient d'Arto Manless, son amour suicidé. Le roman se déroule ainsi en brefs flashs jusqu'à la fin : pas d'intrigue, pas vraiment de fil directeur non plus. C'est plus un long poème en prose, lyrique, véhément, obsessionnel, qui pratique le cri, le hurlement, la profération, l'hyperbole dans l'expression de la souffrance et du désir. On est sous le signe de Bataille et d'Aquin. D'ailleurs, Arto était obsédé par la mort, annonçait son suicide depuis longtemps, avait choisi le moment. Il semble être frappé par une sorte d'incapacité à vivre. Il reste tout compte fait un personnage bien évanescant, si l'on excepte quelques passages en italiques censés reproduire ses propos, toujours un peu sibyllins. Il n'est que désir de mort, étreintes folles et imprévues, jets de sperme. Tristan et Yseut ? Un beau conte d'amour et de mort ? Éros et Thanatos à nouveau réunis ? Voire... Chez Tamar, à

côté de l'amoureuse éplorée et nostalgique, se cache aussi une écrivaine, qui « écrit pour ne pas publier » et aussi une professeure de cégep, fort jalouse de sa singularité (elle, elle se soucie d'apprendre le nom de ses étudiants ; elle, elle se plaît à déroger au programme commun et met à l'étude des œuvres fortes, occasion de glisser des panneaux-réclames çà et là pour des écrivaines d'ici), et très virulente dans sa critique : alors, brusquement, le fil lyrique se rompt et s'y intercalent des morceaux un peu disparates sur l'épreuve ministérielle de français et des portraits-charges de confrères.

À part ces étranges apartés, il y a dans ce texte une volonté si manifeste, si pathétique de montrer la douleur, la folie, le désespoir (la syntaxe fragmentée, éclatée mime tout cela), un tel besoin d'être entendue (un cri perdu dans toute cette masse de cris contemporains), qu'on se prend parfois à penser qu'en matière d'amour ou de souffrance d'amour, le murmure et le chuchotement auraient plus d'effet.

ALAIN RATHÉ



intransigeant sur les êtres et les choses ; si elle se compare tantôt à Dieu, elle ne manque pas non plus de montrer aussi ses tares et ses vicissitudes. Elle écrit résolument *démesuré*, et on se plaît à goûter les énormités qu'elle nous sert.

C'est une autre pièce du casse-tête nothombien que nous offre l'auteure : en lisant cette (troisième !) autobiographie, on comprend encore mieux la nature et l'ampleur de la thématique romanesque qu'elle met en place depuis plus de dix ans. On se rend compte que tout se tient, que tout est organisé selon une implacable cohérence. Il reste certes encore beaucoup à dire du « personnage Nothomb », ne serait-ce que sur la manière dont elle vit maintenant la gloire et les flashes médiatiques tournés vers elle. Mais cette *Biographie de la faim*, en plus de nous faire découvrir une personnalité et, surtout, un regard exceptionnels, nous donne la singulière envie de nous mettre nous aussi à exiger plus de la vie.

CHANTALE GINGRAS

BRUNO ROY
L'engagé

XYZ éditeur, Montréal
2004, 271 p.

Les enfants de Duplessis n'étaient les enfants de personne, que de simples orphelins qui durent endurer les sévices des institutions catholiques québécoises entre les années 1940 et 1960. Aujourd'hui encore, leur histoire demeure un des événements les plus ternes que le Québec ait connus. D'abord avec l'écriture de la télé-série *Les enfants de Duplessis*, puis maintenant avec *L'engagé*, Bruno Roy rappelle dans quelles conditions honteuses ces abus eurent lieu.

Essayiste, romancier et poète, Roy est un auteur aguerri. Il sait où il va et, surtout, comment s'y rendre. L'histoire qu'il raconte est dure, et les images que renferme *L'engagé* semblent souvent tirées d'un véritable cauchemar. Dès lors, il ne faut pas être surpris si le chapitre d'ouverture fait à lui seul frémir... Des adolescents se tiennent debout en une seule rangée. Devant eux défilent

des fermiers venus chercher un engagé, soit un travailleur fort, résistant et gratuit. Les hommes inspectent la marchandise, vérifient la dentition, tâtent les muscles. La scène a tout d'un marché aux esclaves moyenâgeux. Pourtant, elle se déroule dans un orphelinat du Québec, en 1960.

C'est ainsi que Gabriel Bastien, âgé de dix-sept ans et intellectuellement diminué, est acquis par Ambroise Crevier. Pauvre et violent, ce dernier fait de Gabriel sa bête de somme. Rapidement, le jeune homme se voit refusée toute humanité et va jusqu'à perdre son prénom, remplacé par un éloquent « L'engagé ». Aux fréquentes humiliations se joignent les sévices corporels qui, malgré l'affection de Laurette Simard, le blessent toujours un peu plus. Inévitablement, la conclusion ne peut se solder que dans la violence.

À la lecture de *L'Engagé*, on aimerait croire par moment qu'il s'agit d'une œuvre dont la fiction ne s'appuie sur aucune réalité. Néanmoins, la vérité est

autre. Il fut véritablement un temps où les orphelins (les « enfants du péché », parce que conçus hors mariage) servaient à alimenter en main-d'œuvre de nombreux villages. En échange, ces engagés étaient nourris et logés, mais jamais payés. Officiellement « libres », leur situation de dépendance par rapport à leur maître (quel autre mot employer ?) les rabaissait malgré tout grandement. Sans nom, sans véritable existence, pas vraiment libres et pas vraiment humains, il ne serait dès lors pas exagéré de parler de serfs ou tout simplement d'esclaves.

Avec un tel sujet en main, il aurait été facile de verser dans le mélodrama-

tique. Heureusement pour le lecteur, Roy ne tombe pas dans le piège de la surenchère. Bien que souvent dures, les horreurs décrites ne saturent pas le roman.

Au chapitre des rares faiblesses, notons d'abord l'aspect plus que banal de la page de couverture, qui rappelle plus un ouvrage didactique scolaire qu'un roman destiné au grand public. Vient ensuite la présence de notes de bas de page expliquant l'emploi de québécois (jambières, *pantry*, etc.). Leur présence agace dans la mesure où leur faible nombre donne l'impression d'avoir été clairsemé çà et là en début d'œuvre afin de rassurer un hypothétique lectorat européen.

Il n'en demeure pas moins que *L'engagé* est une réussite. L'œuvre va là où aucun romancier n'était encore allé. Bruno Roy dénonce certes l'attitude de l'Église de l'époque, mais surtout celle de la société rurale québécoise qui, à quelques exceptions près, ferma les yeux sur un tel asservissement. Difficile à lire par moments en raison de la cruauté qu'il dénonce, ce roman sombre traduit avec justesse une douleur intense.

LOUIS ROUSSEL



GILLES MARCOTTE
Le manuscrit Phaneuf

Boréal, Montréal

2005, 216 p.

Arcade Phaneuf, vieil homme qui a eu jadis ses petites heures de gloire, auteur d'un roman à scandale dans les années cinquante, éditorialiste à *La Presse*, au *Soleil* de Québec, puis sénateur, apporte le manuscrit d'un nouveau roman chez un éditeur, Julien Brossard. Quelques jours plus tard, cet éditeur apprend la mort de Phaneuf, survenue dans des circonstances mystérieuses. Le mystère s'épaissit avec la disparition du manuscrit. Voilà le point de départ, et il serait inconvenant d'en dire davantage, puisque ce roman de Gilles Marcotte, son cinquième, en est un de suspense.

Roman policier sans doute, avec ce personnage du détective Grandmaison qui se prend pour un nouveau Maigret, roman de quête aussi, avec l'éditeur Brossard qui ira de surprise en surprise dans sa recherche de la vérité, roman d'amour encore, et peut-être finalement roman sur la littérature, mi-grave, mi-ironique, avec ses personnages qui se prennent eux-mêmes pour des personnages de roman ou se désolent de ne pas en être, et où l'auteur avec finesse et intelligence joue de son immense culture pour son plaisir, pour le nôtre.

Il est rare, dans ce genre de roman, que les révélations soient à la hauteur de l'attente créée chez le lecteur. Qu'importe ! le meilleur moment est toujours quand on monte l'escalier, non quand on ouvre la porte. Après tout, à part le sexe, l'argent, l'ambition ou la peur, qu'est-ce qui reste comme moteur des conduites humaines ? Or, justement, c'est un roman où il y a des silences, où le silence des êtres est respecté, et qui attend du lecteur qu'il se hausse lui-même jusqu'à l'acceptation de ce silence, à l'idée que le silence est parfois plus révélateur ou intéressant que toutes les confidences.

ALAIN RATHE

c'est un roman où il y a des silences, où le silence des êtres est respecté, et qui attend du lecteur qu'il se hausse lui-même jusqu'à l'acceptation de ce silence, à l'idée que le silence est parfois plus révélateur ou intéressant que toutes les confidences.

PIERRE YERGEAU
Les amours perdues

L'instant même, Québec

2004, 96 p.

Si l'on en croit l'éditeur et plusieurs critiques, Pierre Yergeau serait l'un des secrets les mieux gardés de la littérature québécoise contemporaine. *L'écrivain public* (1996) et *La désertion* (2001), les deux premiers volets d'un cycle abitibien qui se poursuit avec *Les amours perdues*, révéleraient un écrivain unique au style riche et envoûtant. D'ordinaire, de tels éloges, loin de convaincre, rendent l'auteur de ces lignes plutôt sceptique et réticente. Force est pourtant de reconnaître l'immense talent de Yergeau, dont la plume raconte l'enfance, la mémoire, la fraternité mais, surtout, la solitude et le désarroi.

Après avoir fait connaissance avec Jérémie Hanse dans *L'écrivain public* et sa sœur Michelle dans *La désertion*, le lecteur rencontre le frère aîné, Georges, mais à partir des souvenirs parcellaires de Jérémie. L'écriture de celui-ci trahit l'admiration, la fascination et l'amour qu'il cultive à l'endroit de son frère, son héros, seul héritier légitime du Grand Cirque d'Hiver. Autour de Georges gravitent les personnages d'une famille de saltimbanques, qui sèment l'illusion de bonheur aux quatre coins d'une Abitibi déjà menacée par la difficile réalité des mines. À la tombée du rideau, les masques s'envolent : la beauté laisse place au quotidien, secoué par les lamentations et les échecs. Pour un peu, on croirait que le spectacle n'a pour unique fonction que de dissimuler la douleur et la fragilité des êtres. Seul Georges semble conserver cette grandeur, cette puissance, cette invincibilité qui caractérisent les acrobates en représentation. Car il a compris que « tu n'es rien tant que tu n'es pas quelqu'un d'autre » (p. 19).

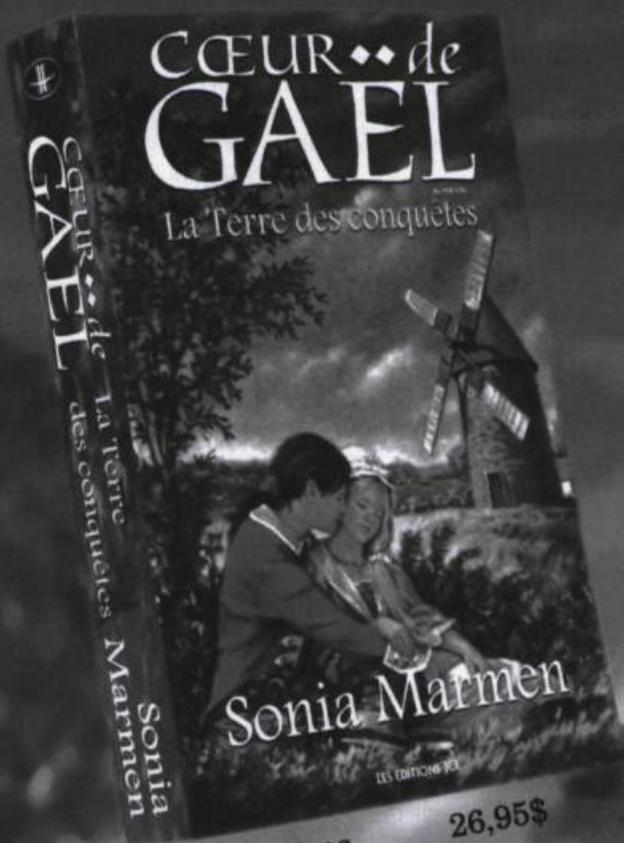
Mais cette histoire décousue, dont le lecteur recomposera difficilement l'unité et la cohérence, n'occupe pas le cœur du roman. *Les amours perdues* s'articule autour du besoin pressant – mais exigeant, voire impossible – de raconter, plus important que le besoin de récit total. D'où l'extrême fragmentation formelle : le narrateur abdique devant le désordre des souvenirs qui surgissent à sa mémoire, les présentant sans souci d'organisation logique ou chronologique. Le lecteur assiste ainsi à une manifestation successive de scènes mémorielles, à un déploiement de flashes d'images nostalgiques qui contrarient la compréhension.

Néanmoins, le plaisir de lecture n'avorte pas au contact des brèches du roman. Certains lecteurs se décourageront peut-être de l'opacité du récit mais, au-delà de l'histoire, on sent la vulnérabilité de celui qui raconte malgré les défaillances qu'un tel acte suppose : « Ce qu'il croyait être une brillante composition verbale n'approchait que de façon imprécise ce qu'il voulait dépeindre. Chaque mot augmentait la résistance des événements à se laisser conter. Il pataugeait dans les clichés et les bons sentiments » (p. 43). On pourrait croire que les amours perdus concernent à la fois l'enfance révolue dans une Abitibi d'avant les mines et l'impossible maîtrise de la parole, qui seule pourtant lui reste. À notre tour : Pierre Yergeau est l'un des secrets les mieux gardés de la littérature québécoise contemporaine...

VIVIANE ASSELIN

TROISIÈME TOME

L'une des plus belles sagas
écrites par une auteure québécoise



582 pages

26,95\$



Découvrez ces livres chez votre libraire et plus encore sur

www.jcl.qc.ca

Conseil des Arts
du Canada



SOPEC



Patrimoine
canadien